LES SIGNES DES TEMPS

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

4E ANNÉE. BALE (SUISSE), JUILLET 1879. NUMÉRO 1.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour

COMITÉ de la Société: J. N. Andrews, Albert Vuilleumier, J. H. Guenin.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5

par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser: *Bureau des « SIGNES DES TEMPS »*
Bâle (Suisse).

MATTIEU XXV.

L'HEURE s'approche, il faut la prévenir :
Rassemblez-vous, sœurs de la fiancée !
Et, sans retard, allez vous réunir
Près de l'époux qui, joyeux, doit venir
Au Gynécée !

Et toutes dix ont pris leurs lampes en mains*
Pour faire honneur à leurs jeunes compagnes,
Et vont disant tout le long du chemin :
Quand viendra-t-il? aujourd'hui ou demain ?
De la montagne ?

Non pas demain, mais ce soir Il viendra,
Ce soir à l'heure où la nuit sera sombre,
Ce soir, ce soir, lorsque tout dormira ;
Mais gardez-vous, lorsqu'il arrivera,
D'être dans l'ombre !

De l'huile donc, de l'huile pour y voir,
De l'huile encore pour prolonger la veille
Et dans vos cœurs gardez-vous de déchoir.
Et de dormir : car le lion, le soir,
Rugit et veille !

Cinq ont de l'huile, et, sans en apporter,
Les autres cinq : „Nous en avons encore ;
De vains soucis pourquoi nous agiter ?
Oh ! nous pouvons sans peur rire et chanter
Jusqu'à l'aurore !“

„Asseyons-nous, l'air est pur et vermeil !
Tout en causant les sages et les folles
Sentent leurs yeux se fermer de sommeil.
Hélas ! bientôt quel terrible réveil
Pour les frivoles.

Minuit, minuit, voici venir l'époux !
Un cri perçant retentit par la ville :
Il est venu ! vierges, réveillez-vous !
Et cinq alors disent : „Que ferons-nous ?
Nous manquons d'huile !“

„Elle a tari pendant que nous dormions :
O sœurs, nos sœurs, donnez-nous de la vôtre !
Donnez, donnez, nous vous en supplions !
Vit-on jamais des désolations
Comme la nôtre ?“

„De vous aider avons-nous le pouvoir ?
Non, hélas ! non, disent-elles craintives :
Achetez-en à qui peut en avoir !“
Et, les laissant, elles courent s'asseoir
Près des convives.

Dès lors la porte est fermée aux verrous
Les autres cinq, jetant des cris funèbres.
Disent bientôt : „Ouvrez-nous, ouvrez-nous !“
„Il est trop tard : restez, leur dit l'Epoux,
Dans les ténèbres !“

Veillons ! veillons dans un saint tremblement !
Autour de nous toujours l'ennemi rampe !
Frères, veillons ! gardant soigneusement,
La flèche à l'arc, au corps le vêtement,
L'huile à la lampe !

—L. DUSSAU.

*Chez les Juifs, l'homme qui se mariait allait le soir chercher sa fiancée à la lueur des lampes que portaient les amies de l'épouse, lesquelles dit-on étaient au nombre de dix. En arrivant à la maison de l'époux, le cortége faisait un festin.

Paroles d'Avertissement.

L'INFLUENCE DE LA MAISON PATERNELLE.

«JE voudrais bien savoir qui a sonné?» dit Madame Seaburn, en entendant la sonnette de l'entre-sol.

—«Ah! c'est Marshall,» répondit son mari, qui avait regardé par la fenêtre, et reconnu la voiture de l'épicier.

—«Et qu'avez-vous fait amener, Henry?»

Mais avant que Monsieur Seaburn put répondre, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et l'un des domestiques parut sur le seuil et demanda:

—«Que faut-il faire de ces dames-jeannes, Madame?»

—«Des dames-jeannnes?» répéta Madame Seaburn?

—«Mettez-les dans le corridor, et je m'en occuperai,» interrompit le mari.

—«Henry, qu'avez-vous fait amener» demanda Mme Seaburn, dès que la domestique fut sortie?

—«Du bon vieux cognac,» répondit Henry.

Cora Seaburn jeta les yeux sur la pendule, puis sur le parquet. Un nuage couvrait son beau front; il était très-évident qu'un pesant fardeau oppressait son cœur. Un instant après, elle se leva pour aller tirer le cordon de la sonnette. Bientôt la femme de chambre parut.

—«Georges et Charles sont-ils dans leur chambre?»

—«Oui Madame.»

—«Dites-leur que c'est l'heure d'aller à l'école.»

La bonne sortit, et quelques instants après, deux garçons entrèrent, leurs livres sous le bras, et leurs chapeaux sur la tête. C'étaient de joyeux garçons, vifs et pleins de santé; la bonté et la vérité étaient empreintes sur leurs visages frais, et la lumière d'une bonne conscience se reflétait dans leurs yeux brillants. Georges avait treize ans et Charles, onze. Mr. et Mme. Seaburn pouvaient avec raison être fiers de leurs enfants. Les garçons embrassèrent leur mère, dirent un joyeux adieu à leur père et partirent pour l'école.

—«Allons,» dit Mr. Seaburn, lorsque les garçons furent partis, qu'est-ce qui vous rend si sérieuse?»

—«Sérieuse?» répéta sa femme en le regardant.

—«Oui, vous avez été sérieuse et silencieuse depuis que l'épicier est venu.»

—«Désirez-vous que je vous dise pourquoi?»

—«Sans doute, je le désire.»

«Eh bien! Henry, je vais vous le dire, Cela me fait de la peine que vous ayez fait amener ces spiritueux dans la maison.»

—«Oh! à quoi sert-il de parler ainsi, Cora! vous ne voudriez pas que j'y renonce, n'est-ce pas?»

—«Oui, je le voudrais.»

—«Mais que voulez-vous dire?»

—«Je veux dire que je voudrais en finir une fois pour toutes avec cette liqueur.»

—«Mais, Cora, à quoi pensez-vous? Que ferions-nous sans vin, lorsque nous recevons du monde?

—«Nous ferions comme ceux qui n'en ont pas.»

—«Mais de grâce! que dirait-on de nous? . . . . Avez-vous peur? . . . . mais non, je ne ferai pas une question si insensée?»

—«Faites-la, Henry, faites-la franchement, puisque nous avons commencé.»

—«Eh bien, j'allais demander si vous aviez peur que jamais je boive trop?»

—«Cela n'est pas une question convenable, Henry, je ne pensais pas du tout à cela mais je vous répondrai bientôt. Vous n'avez aucun goût décidé pour les spirituéux maintenant.»

—«Certainement non.»

—«Alors cela ne demanderait aucun effort de votre part pour vous en abstenir?»

—«Aucun.»

«Et vous les tenez chez vous, vous les servez à vos amis, et vous les buvez vous-même simplement parce que c'est la mode? Ou le faites-vous parce que les autres le font?

«Je le fais, dit Mr. Seaburn, en hésitant, parce que . . . parce que cela aurait l'air bien singulier, mesquin et fanatique de ne pas le faire.» Ce dernier mot fut prononcé avec emphase.

—«Mais, continua Madame Seaburn, avec le calme et l'assurance d'une personne qui ressent l'influence du bien. Si vous étiez convaincu qu'une chose est mauvaise vous ne voudriez pas la faire, pour n'importe quelle considération, n'est-ce pas?»

«Vous savez que je ne la ferais pas, Cora. Cette question de tempérance est bonne, je le sais, considérée d'une manière abstraite, et je veux bien me conformer à cette règle, selon que je la comprends, mais je ne suis pas partisan de l'abstinence totale.»

«Henry, dit sa femme avec sérieux en le regardant en face, voulez-vous répondre à quelques questions que je vous poserai? . . . . Voulez-vous y répondre droitement et franchement, sans équivoque, ni parole évasive?»

—«Vraiment! vous vous y prenez avec méthode, Cora! Mais je répondrai à vos questions.»

—«Bien, d'abord croyez-vous que vous ou vos amis retiriez un avantage réel quelconque de l'usage des boissons spiritueuses?

—«Non, je ne puis pas le dire.»

—«Pensez-vous qu'il y ait jamais eu un temps depuis que nous sommes mariés où nous ayons eu besoin de vin dans la maison, soit pour notre santé soit pour notre confort?»

—«Mais je pense que le vin a ajouté à notre bien-être, Cora.»

—«Comment donc?»

—«De bien des manières.»

—«Nommez-en une.»

—«Mais, la jouissance qu'il a procurée à nos hôtes.»

—«Ah! Mais je parle de nous-mêmes, Henry, de vous, et de notre petite famille. Les boissons spiritueuses ont-elles jamais contribué à notre bien être?

—«Non, je ne puis pas dire cela.»

—«Et s'ils étaient pour toujours exclus de notre table, est-ce que nous en souffririons?»

—«Certainement. Qu'est-ce que nos amis?» . . . .

—«Ah! mais attendez. Je parle seulement de nos propres affaires, en dehors du monde, de notre petit intérieur. Je désire que nous mettions de côté toute autre considération. Souffririons-nous dans notre ménage de l'abstinence totale de cette boisson?»

—«Non, je ne le pense pas.»

—«Et à vous-même personnellement, est-elle d'une utilité quelconque dans ce monde?

—«Non.»

—«Et quant à ce qui vous concerne vous seul, cela ne vous coûterait aucun effort d'y renoncer complètement?»

—«Non, aucun.»

—«Maintenant, Henry, continua sa femme gravement, j'ai encore quelques questions à vous faire: Croyez-vous que l'usage des boissons spiritueuses soit un mal dans ce pays?»

—«Je crois certainement que l'usage des spirituéux, pratiqué comme il l'est maintenant, est un grand mal.»

—«Et n'est-il pas aussi un mal dans la société?»

—«Oui.»

—«Jetez un coup d'œil sur cette ville et dites-moi si ce n'est pas un mal terrible!

—«C'est de l'abus des spirituéux que résulte ce mal terrible, Cora.»

—«Et voulez-vous me dire quel bien résulte de l'usage de cette boissson?»

—«Réellement, lorsque vous en venez à considérer la question d'une manière abstraite, vous avez le champ libre. Mais les hommes devraient maîtriser leurs goûts. On peut abuser de toutes choses.»

—«Oui, mais voulez-vous me dire quel profit, quel bien réel résulte de l'usage du vin et de l'eau-de-vie?»

—«Comme je l'ai déjà dit, c'est une coutume sociale, qui a ses charmes.»

—«Ah! c'est cela, Henry. Elle a effectivement des charmes; vous savez que le serpent mortel en a, et les autres vices aussi. Mais je vois que vous êtes pressé.»

—«Il serait temps que je fusse au magasin.»

—«Je ne vous retiendrai plus qu'un moment, Henry. Rappelez maintenant à votre esprit toutes les familles de vos connaissances; pensez à tous les cercles domestiques que vous avez connus depuis votre enfance jusqu'à présent; reportez-vous par la pensée dans toutes les familles diverses au milieu desquelles vous vous êtes trouvé, et dites-moi si, dans un seul cas, il est résulté un avantage quelconque pour ces familles de l'usage des spirituéux?»

—«Non, je ne puis pas le dire. . . . du moins pas comme vous l'entendez.»

—«Et maintenant, répondez-moi encore: Pensez encore une fois à ces mêmes familles, rappelez à votre mémoire les compagnons de votre enfance, leurs demeures, pensez à ces foyers où tous ceux que vous avez connus demeuraient . . . et dites-moi si vous n'avez point vu de douleurs produites par les spirituéux? N'avez-vous jamais vu de grands chagrins découler de la coupe enivrante sur le foyer domestique?

Henry Seaburn ne répondit pas, car à cet instant tant de spectres hideux se déroulaient devant lui qu'il en frissonna. Il vit le jeune homme moissonné au printemps de la vie; il vit le veillard à cheveux blancs tomber dans le déshonneur; il vit des cœurs brisés, des habitations rendues désertes; il vit l'affection se dessécher et s'éteindre; il vit de nobles intelligences détruites. Oh! quels tableaux se présentèrent aux yeux de son imagination, pendant qu'il rappelait tous ces souvenirs à sa mémoire.

—«Henry, reprit sa femme à voix basse, en venant s'asseoir à ses côtés, nous avons deux garçons. Ils grandissent et seront des hommes un jour. Ils sont nobles, généreux et sensibles. Ils chérissent la maison paternelle et honorent leurs parents. Ils sont ici pour former des caractères, et pour recevoir des principes qui seront la base sur laquelle reposera leur bonheur ou leur malheur futur.

«Oh! Pensez à eux. Ils vont entrer dans le grand combat de la vie. Emporteront-ils avec eux de la maison paternelle notre mauvaise influence? Oh! succomberont-ils dans cette lutte, vaincus par le démon de l'intempérance, et maudiront-ils à leur dernière heure l'exemple qu'ils auront reçu de nous? Oh! pour l'amour de nos enfants, pour l'amour de ces deux garçons que nous espérons voir des hommes un jour, pour l'amour des doux souvenirs que nous voudrions les voir conserver de la maison paternelle, pour l'amour de l'heureuse vieillesse à laquelle nous aimerions les voir arriver, éloignons de nous pour toujours cette coupe empoisonnée!»

Cora cessa de parler; et Henry sans mot dire, sortit pour se rendre à son bureau.

Une étrange coïncidence de circonstances vinrent lui rappeler d'une manière remarquable les paroles de sa femme! Ce matin-là même il rencontra le fils d'un de ses amis, jeune homme sur lequel ses parents avaient fondé de grandes espérances, dans un état de complète ivresse; et dans l'après-midi, il apprit qu'Aaron Green était mort sur mer. Il savait qu'Aaron avait été renvoyé de la maison afin qu'il se corrigeât.

Lorsque le bureau de la banque fut fermé, comme Henry pensait à aller dîner, le facteur lui remit une lettre. C'était un billet d'un médecin de ses amis qui le priait de passer à l'hôpital en s'en allant chez lui. L'hôpital ne se trouvant pas très-loin, il s'y arrêta.

—«Il y a un homme dans une des chambres en bas qui désire vous voir,» dit le docteur.

—«Me connaît-il?» demanda Seaburn.

—«Il dit que oui.»

—«Quel est son nom?»

—«Il ne veut pas nous le dire. Il est connu par le nom de Smith, mais je suis convaincu que Smith n'est pas son nom véritable. Il est arrivé aux derniers degrés de la consomption et du délire. Il a par intervalles des moment lucides, mais ils ne durent pas. Il y a une semaine qu'on l'a ramassé dans la rue et qu'on l'a amené ici. Il a entendu parler de votre nom, et a dit qu'il vous a connu dans le temps.»

Mr. Seaburn alla à la chambre où était le malade, et il le regarda. Sûrement il n'avait jamais connu cet homme! «C'est une erreur» dit-il.

Le malade l'entendit et ouvrit les yeux. Ses yeux étaient injectés de sang!

—«Henry, murmura-t-il, en essayant de se soulever, est-ce vous qui êtes Henry Seaburn?»

—«C'est moi-même.»

—«Et ne me connaissez-vous pas?»

—«Certainement non.» Et je ne désire pas vous connaître, aurait-il voulu ajouter, mais cet homme avait l'air si misérable qu'il ne voulait pas blesser le peu de sensibilité qui lui restait encore.

—«Avez-vous oublié votre ancien compagnon de jeu, Harry, votre ami d'autrefois, votre camarade de chambre au collége?»

—«Quoi! s'écria Seaburn en tressaillant d'horreur et d'étonnement, car une lueur de la vérité parvint jusqu'à lui, vous n'êtes pas Alec Lomberg?»

—«Tout ce qui reste de lui, mon ami,» répondit le pauvre garçon, en avançant sa main amaigrie, et en essayant de montrer un sourire défaillant

—«Alexander Lomberg?» dit Henry, en regardant attentivement le visage gonflé et défiguré qui était devant lui.

—«Vous ne m'auriez pas reconnu, Hal?»

—«Non, en vérité!

—«Je sais que je suis changé.»

—«Mais Alec,» s'écria Seaburn, comment se fait-il que vous soyez ici?»

—«C'est le *rhum*, mon Hal. . . . . C'est le RHUM! Je suis à peu près perdu. Mais je

désirais vous voir. On m'a dit que vous ne demeuriez pas loin d'ici, et je voulais voir un ami avant de mourir.»

«J'avais entendu dire que vous réussissiez dans l'exercice de votre profession.»

—«Et cela est vrai, j'ai réussi lorsque j'ai exercé, Hal. J'ai plaidé quelques causes avec succès, mais j'ai tout abandonné.»

—«Et votre père, où est-il?»

—«Ah! ne parlez pas de lui; c'est lui qui m'a porte à boire! Oui, il me l'a enseigné! et puis il m'a froidement délaissé lorsque j'ai trop bu! Mais je meurs, Hal. . . . je meurs!»

Henry Seaburn considérait attentivement cette figure effrayante, et se rappela ce que ce jeune homme avait été jadis, le fils de parents aisés, l'idole d'une mère aimante, le favori à l'école, au jeu, et au collége, la fleur de l'intelligence et de la beauté physiques, et un ami noble et généreux. Et maintenant, hélas! «Alec, puis-je vous aider?» lui dit-il.

—«Oui,» et le pauvre garçon se souleva sur ses oreillers, et un rayon brilla pour un instant dans ses yeux. «Priez pour moi, Hal, priez pour moi! pour l'amour de ma mère. Oh! c'était une bonne mère, Hal. Que Dieu soit béni de ce qu'elle n'a pas vécu pour me voir dans cet état! Priez pour moi . . . priez . . . priez!»

Et le malheureux jeune homme retomba épuisé et éclata en sanglots, et un instant après il retomba dans un de ses accès, et il commença à délirer. Il pensait que Harry était son père, et il le maudissait; il maudissait l'habitude qui s'était emparée de lui sous l'influence de ce père. Henry ne put supporter une telle scène. Le cœur navré, il quitta l'hôpital. Il ne pouvait pas aller dîner chez lui, il alla dîner en ville. Le soir il retourna à l'hopital, et s'informa de son ami, mais il ne le revit plus.

—«Pauvre garçon! dit le médecin, il n'est jamais revenu de cet accès; il est mort une demi-heure après votre départ.»

Il était nuit lorsque Henry Seaburn arriva chez lui. «Vous n'avez pas dit à Bridget où elle devait mettre ces dames-jeannes, Henry,» dit sa femme. Elle n'avait pas remarqué l'expression de sa figure, car la lumière du gaz était faible.

—Ah! je l'ai oublié. Descendez avec moi, Cora, et nous leur trouverons une place.»

Sa femme le suivit dans le sous-sol; il prit les dames-jeannes l'une après l'autre et les porta dans la cour de derrière. Là il en répandit le contenu dans l'égout. Puis il mit les vases en pièces sous ses pieds, et ordonna à Bridget de les faire emporter le lendemain matin par le balayeur. Il n'avait pas dit un seul mot à sa femme pendant tout ce temps; elle ne lui avait pas parlé non plus. Il retourna à la chambre où ses garçons étudaient, et s'assit sur le sofa. Il fit venir près de lui sa femme et ses enfants, et leur raconta l'histoire d'Alexander Lomberg.

—«Et maintenant mes bien-aimés, ajouta-t-il en posant les mains sur la tête de ses garçons, j'ai fait un vœu solennel que désormais mes enfants ne subiront pas une telle influence dans la maison paternelle. Ils n'auront jamais sujet de maudire l'exemple de leur père. Je ne toucherai plus jamais la coupe empoisonnée! Qu'en dites-vous, garçons, voulez-vous vous unir à moi dans cette résolution?»

Ils se joignirent à lui de tout leur cœur, car toutes leurs aspirations avaient été dirigées vers le bien, grâce à l'amour plein de sollicitude de leur bonne mère.

—«Et vous Cora?»

—«Oui, oui! s'écria-t-elle avec transport. Que la sainte leçon de cette heure ne soit jamais oubliée. O Dieu! qu'elle repose sur mes garçons comme un ange de miséricorde! Qu'elle soit une lumière à leurs pieds dans le moment de la tentation; et qu'ainsi ils ressentent pendant toute leur vie les effets bénis de l'influence qu'ils auront subie dans la maison paternelle!»—*Extrait.*

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE A LA MAISON.

Bien des personnes sont continuellement inquiètes et mécontentes, cherchant quelque œuvre à faire plus grande que celle à laquelle elles sont occupées. Quelques mères de familles sont impatientes d'entrer dans l'œuvre missionnaire, tandis qu'elles négligent les plus simples devoirs qui se trouvent devant elles. Les enfants sont négligés, la maison n'est pas un lieu agréable et attrayant pour la famille; on y entend fréquemment des gronderies et des plaintes, et les enfants grandissent avec le sentiment que la maison est de tous les lieux le moins attrayant. Conséquemment ils attendent avec impatience le moment où ils pourront quitter le berceau de leur enfance; ils éprouvent peu de répugnance à se lancer dans ce vaste monde, affranchis de l'influence de la maison paternelle, et des tendres conseils de leurs parents.

Les parents, dont le but aurait dû être de s'attacher ces jeunes cœurs, et de les guider dans le bien, perdent les occasions que Dieu leur a données, sont aveuglés concernant les plus importants devoirs de leur vie, et toutefois ils aspirent vainement à trouver une place pour travailler à l'œuvre missionnaire.

En observant ces personnes à l'esprit inquiet et mécontent, et en déplorant leur influence qui assombrit la vie de ceux qui les entourent, cette pensée se présenta à mon esprit: Quelle terrible illusion s'est emparée de ces personnes, et quelle faute grave elles commettent!

Quelques personnes de cette classe jugent la mère chétienne fidèle, et l'accusent de mondanité, en voyant combien elle est attentive à prévenir les besoins de son mari et de ses enfants, quel zèle elle apporte à l'accomplissement de ces devoirs nombreux et pleins de douceur du foyer domestique. Ces personnes soupirent en voyant chez la mère chrétienne ce qu'elles appellent un manque de spiritualité, pensant que tout ce qui contribue à faire de la maison un lieu de confort et d'agréable repos est un travail perdu. Elles ne peuvent comprendre quelle douce satisfaction on goûte dans l'accomplissement de ces humbles devoirs.

Jésus a par son exemple sanctifié l'humble sentier de la vie humaine. Pendant trente ans, il demeura à Nazareth. Sa vie fut une vie diligente et industrieuse. Lui, la Majesté du ciel a marché ici-bas, vêtu du simple vêtement de l'humble ouvrier. Il allait et venait, franchissant le terrain accidenté des collines pour se rendre à son ouvrage.

Les anges ne furent point envoyés pour le porter sur leurs ailes lorsqu'il avait à gravir une montée pénible, ni pour lui prêter leur force pour accomplir quelque travail fatigant. Et toutefois, tout en allant et venant pour contribuer par son travail journalier aux besoins de la famille, il possédait la même puissance que lorsqu'il nourrit les cinq mille hommes sur le rivage de la mer de Galilée.

Mais il n'employa pas son pouvoir divin à alléger ses propres fardeaux, ni à diminuer son travail. Il avait revêtu la forme humaine, avec tous les besoins qui en résultent, et il ne reculait point devant ses plus dures épreuves. Il vivait dans une chaumière de paysan, il était vêtu d'habits grossiers; il fréquentait des personnes d'une condition humble; il travaillait journellement de ses mains avec patience. Son exemple nous montre que le travail est honorable, et que c'est le devoir de l'homme d'être industrieux.

Sa vie, écrite sur les pages de l'histoire, devrait être pour les pauvres et pour ceux qui sont placés dans une basse condition, un encouragement à accomplir avec un esprit heureux et soumis les devoirs obscurs qui sont leur partage. Un travail honorable a reçu la sanction divine, et tous les hommes peuvent, tout en occupant la position la plus humble dans la vie, entretenir les relations les plus intimes avec Dieu. Jésus accomplissait sa mission aussi fidèlement lorsqu'il cachait sa divinité sous l'humble occupation d'un charpentier que lorsqu'il guérissait les malades, ou qu'il marchait sur les vagues agitées pour aller secourir ses disciples effrayés. Christ donna de la dignité aux humbles occupations de la vie, en occupant lui-même une position humble et cela afin qu'il pût atteindre toutes les classes de l'humanité, et élever l'homme en le rendant propre à habiter le paradis de Dieu.

Pendant longtemps Jésus demeura à Nazareth où il vivait retiré et dans une position obscure, afin qu'il enseignât aux hommes comment vivre près de Dieu, tout en s'acquittant des humbles devoirs de la vie. C'était un mystère pour les anges que Christ, la Majesté du ciel, condescendît non-seulement à prendre sur lui l'humanité, mais encore à se charger de ses plus lourds fardeaux et de ses devoirs les plus humiliants. Il voulut devenir semblable à l'un de nous, afin qu'il connût mieux le travail, les douleurs, et la fatigue des enfants des hommes et qu'il pût mieux sympathiser avec eux dans leurs détresses, et comprendre leurs épreuves.

Ceux qui séparent la religion de leurs affaires journalières sont repris par l'exemple de Jésus. Caché parmi les collines de Nazareth, et toutefois possédant de tels droits sur le ciel qu'il aurait pu commander à toute l'armée céleste, il était néanmoins un simple charpentier, travaillant pour un salaire, et vivant pieusement en face de tous les découragements.

Il faut une bien plus grande mesure de grâce et de décision de caractère pour travailler pour Dieu en qualité d'ouvrier, de marchand, de législe ou de fermier, manifestant les préceptes du christianisme dans les affaires ordinaires de la vie, que de travailler comme missionnaire reconnu de tous. Cela demande du nerf spirituel pour pratiquer la religion de Christ dans l'atelier ou dans le bureau, sanctifiant les détails de la vie de chaque jour, et transigeant toutes nos affaires terrestres d'après la règle d'un chrétien de la Bible.

Jésus, pendant les trente ans de sa vie retirée à Nazareth, travailla, se reposa, mangea et bût de semaine en semaine, et d'année en année, tout comme ses contemporains. Il n'attirait pas l'attention sur lui-même comme étant un personnage remarquable, toutefois il était le Rédempteur du monde, celui que les anges adoraient, faisant continuellement ici-bas l'œuvre de son Père et vivant de manière à être un modèle qui subsistât pour l'humanité jusqu'à la fin des siècles.

Cette leçon qui consiste à être satisfait dans les devoirs nécessaires de la vie, quelque obscurs et petits qu'ils soient, doit encore être apprise par la plus grande partie des disciples de Christ! Quoiqu'il n'y ait parfois aucun œil humain pour critiquer notre ouvrage, aucune voix pour le louer ou le blâmer, il devrait être fait tout aussi bien que si le Dieu infini lui-même devait l'inspecter. Nous devrions être aussi fidèles dans les plus petits détails de nos affaires que dans les choses les plus importantes de la vie.

Dieu nous met à l'épreuve par notre vie journalière; il observe le développement de nos caractères et il pèse notre valeur morale. Ceux qui ne font pas attention aux instructions de l'esprit de la parole de Dieu dans les occupations de leur vie, qu'ils soient charpentiers, législes ou marchands, sont infidèles aussi dans les choses qui concernent leurs intérêts éternels, puisque c'est notre vie journalière qui indique nos progrès spirituels. Nos actions sont inscrites dans le livre de Dieu, et nous aurons à en rendre compte au jour du jugement. Les anges inscrivent avec tristesse bien des devoirs et des occasions négligés par ceux qui font haute profession de christianisme. Comment les véritables richesses du royaume seront-elles confiées à ceux qui sont infidèles dans les petites choses?

E. G. White.

Etudes Bibliques.

LE JUGEMENT SERA TERMINE AVANT LA VENUE DE CHRIST.

Plusieurs faits montrent clairement que le jugement sera terminé avant que le Seigneur vienne; que le cas de chacun sera décidé, soit pour la vie, soit pour la mort, et qu'à la venue de Jésus sur la terre aucun jugement dans le sens de décision n'aura lieu.

1. *Les méchants seront détruits par l'éclat de l'avénement de Christ.* «Et alors paraîtra ce méchant, que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il abolira par l'éclat de son avénement.» 2 Thess. 2:8. Le Seigneur ne vient pas pour les juger d'abord, et ensuite les détruire, mais ils sont détruits par l'éclat de son avénement. De même nous lisons encore au chap. 1:7, 8: «Et qu'il vous donne à vous qui êtes affligés, du repos avec nous, lorsque le Seigneur Jésus venant du ciel paraîtra avec les anges de sa puissance; exerçant la vengeance avec des flammes de feu, contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ.» Cela ne laisse aucune place pour un jugement après sa venue. Matth. 24:30 s'accorde parfaitement avec ce qui précède; dans ce passage il nous est dit que toutes les tribus de la terre se lamenteront lorsqu'elles verront le Seigneur venir sur les nuées du ciel. Dans Apoc. 6:16, nous lisons que les méchants appelleront les rochers et les montagnes pour les couvrir et les cacher de la présence du Seigneur.

2. *Mais les justes seront en même temps enlevés au-devant du Seigneur en l'air.* «Car le Seigneur lui-même descendra du ciel, avec un grand cri, avec la voix d'un archange, et avec la trompette de Dieu; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite, nous qui vivrons et qui serons restés sur la terre, nous serons enlevés tous ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur.» 1 Thess. 4:16, 17. Lorsque la trompette sonnera, les morts seront ressuscités, ceux qui vivront seront transmués en un moment, et tous ensemble seront enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air. Ici encore il n'y a aucune place pour le jugement après la venue du Seigneur. Le fait que les saints seront enlevés à la rencontre du Seigneur à sa venue, et que les méchants qui vivront seront consumés en même temps montre qu'il a été auparavant reconnu et décidé qui sont les saints et qui sont les pécheurs. Mais cela est l'œuvre du jugement; donc, le jugement investigateur doit précéder la venue du Seigneur.

3. *Les justes ressusciteront avec des corps incorruptibles et spirituels.* «Voici un mystère que je vous dis: C'est que nous ne serons pas tous morts, mais nous serons tous changés; en un moment, en un clin d'œil au son de la dernière trompette; car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons changés.» 1 Cor. 15:51, 52. Et encore: «Il en sera de même à la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible, il ressuscitera incorruptible; il est semé méprisable, il ressuscitera glorieux; il est semé infirme, il ressuscitera plein de force; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel.» Versets 42–44. On ne peut se méprendre sur le sens de ce passage si clair. Les justes sortiront de leurs tombeaux tout glorieux et prêts pour le royaume. Mais qu'en sera-t-il des méchants? Ils n'auront jamais des corps immortels, d'où il s'ensuit qu'ils sortiront de leurs tombeaux comme ils y sont entrés, c'est-à-dire avec leurs corps mortels. Il résulte de cela que, avant que Dieu ressuscite soit les uns soit les autres, le cas de chacun d'eux aura été examiné et décidé, soit pour l'immortalité soit pour la mort. Le fait que Dieu ressuscite l'un mortel et l'autre immortel montre que le jugement de ces personnes a eu lieu avant leur résurrection. Car pourquoi les juger après? Se pourrait-il qu'il y ait eu quelque erreur? que l'un ait été ressuscité immortel qui n'aurait pas dû l'être? L'idée est absurde.

4. *Il doit s'écouler une période de mille ans entre la résurrection des saints et celle des méchants.* Cela est distinctement exposé dans Apoc. 20. Il est dit des justes qu'ils «devaient vivre et régner avec Christ pendant ces mille ans. Mais le reste des morts ne ressuscitera point jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est là la première résurrection. Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection!» Versets 4–6. Cela presente encore la même idée, savoir, que le jugement se tient avant qu'aucun des morts soit ressuscité, afin qu'il soit décidé qui sont ceux qui doivent ressusciter à la première résurrection et qui sont ceux qui doivent être laissés pour la seconde.

5. *L'ordre des évènements donnés dans Apoc. 14 montre que le jugement se tient avant la venue de Christ.* Dans ce chapitre trois messages nous sont donnés, versets 6–12, et ensuite le Fils de l'Homme vient pour moissonner la moisson de la terre, versets 14–16. Le premier message annonce à toutes les nations le fait que l'heure du jugement de Dieu est venue, verset 7. Il déclare un fait. Il ne ment pas. L'heure du jugement est venue lorsqu'il l'a déclaré. Mais après que l'ange a ainsi annoncé que l'heure du jugement est venue, deux autres anges le suivent ayant chacun un message d'avertissement. Ces deux messages sont proclamés après que l'heure du jugement est venue, et conséquemment pendant que le jugement a lieu. On ne peut éviter cette conclus on. Ainsi nous voyons que lorsque Christ viendra, ce ne sera pas pour juger, mais pour exécuter les décisions du jugement qui sera déjà terminé. Il résulte de là qu'il aura avec lui sa récompense pour rendre à chacun selon ses œuvres. Apoc. 22:12.

6. *Le service typique des sacrificateurs dans le Sanctuaire terrestre indique le même fait.* Tout le service des sacrificateurs devait se faire dans le Sanctuaire. C'était là que les sacrificateurs faisaient le service pendant l'année, et c'était là que le souverain sacrificateur faisait la propitiation le dernier jour de l'année. Lorsqu'il sortait du Sanctuaire, l'œuvre de propitiation pour Israël était achevée. Il n'y avait pas de jugement après cela. Lév. 16. C'était un type de l'œuvre de Christ dans le Sanctuaire céleste. Héb. 8:9. C'est exactement de la même manière que toute l'œuvre du ministère de Christ pour le peuple doit être accomplie dans le Sanctuaire céleste. Il ne peut pas être fait en partie dans le Sanctuaire, et en partie sur la terre, loin du Sanctuaire. Comme le souverain sacrificateur faisait propitiation pour les péchés du peuple dans le Sanctuaire terrestre, ce qui était un type du jugement, de même aussi Christ doit faire la grande propitiation dans le véritable Sanctuaire dans le ciel. C'est le jugement réel.

7. *Nous avons besoin d'un avocat, lorsque nos cas sont examinés dans le jugement.*

Si jamais un homme a besoin d'un avocat pour plaider son cas, c'est lorsqu'il est amené en justice pour être jugé. Or, Christ est notre avocat auprès du Père, 1 Jean 2 : 1 ; Il est notre Souverain Sacrificateur dans le Sanctuaire céleste, Héb. 8 : 1, 2. Il plaide nos cas avec le Père sur le propitiatoire. Mais lorsqu'il quittera le Sanctuaire, il ne sera plus Souverain Sacrificateur, mais il viendra sur cette terre revêtu des vêtements de la vengeance, portant le titre de Roi des rois. Apoc. 19 : 11–16. Si nos cas étaient présentés en jugement après cela, nous devrions paraître devant notre juge sans avocat. Dans ce cas-là nul mortel ne pourrait subsister. Cela aussi montre que le jugement doit avoir lieu avant la seconde venue de Christ.

A cette manière de voir, cependant, on objecte que lorsque Christ viendra, toutes les nations seront assemblées devant lui, et qu'il séparera les brebis d'avec les boucs, etc. Matth. 25 : 31. Mais je remarque qu'il n'est rien dit concernant un jugement ayant lieu en ce temps-là. Le Roi commence immédiatement à faire la séparation, et il donne les raisons de cet acte. C'est simplement une séparation, non une scène de jugement.

Ces faits me portent à penser que le jugement sera dans le passé à la seconde venue de Christ, et que nous vivons actuellement pendant l'heure du jugement.

D. M. CANRIGHT.

UN GÉNÉREUX ENFANT.

AINSI que Perrette avec son pot au lait un petit apprenti confiseur de 13 à 14 ans, portant sur la tête une manne remplie d'œufs et de beurre, revenait du marché en se livrant à des rêveries couleur de rose, qui faisaient épanouir sa mine fraîche et futée. Un chien malencontreux, qui vint étourdiment se jeter dans ses jambes le fit trébucher et renverser la manne dans le ruisseau. Le beurre se mêla à la boue, les œufs firent sur le pavé une gigantesque omelette. En présence de ce désastre, le pauvre enfant resta pétrifié, et deux ruisseaux de larmes coulèrent silencieusement de ses yeux : il s'attendait à une dure correction de son patron et il lui faudrait payer le dégat.

Témoin de sa douleur, un bon gros fermier, à la figure large et réjouie, lui mit une pièce d'un franc dans la main, en disant à la foule qui s'était amassée :

—Que chacun en fasse autant, et le mal sera réparé : il faut s'entr'aider, autrement ce n'est pas la peine d'être des hommes.

Cet exemple et ces paroles brèves, mais bien senties produisirent leur effet, et bientôt en gros sous et en pièces blanches, il y eut 25 fr. 50. Mais au lieu de s'en aller joyeux et en remerciant, tout à coup le petit bonhomme tira de sa poche la facture de ce qu'il venait d'acheter, et voyant qu'elle ne montait qu'à 13 fr. 25 cts. il mit soigneusement cet argent de côté ; puis prenant le reste, il alla le remettre à une femme d'un aspect misérable, qu'accompagnaient deux enfants chétifs.

—Tenez, lui dit-il, vous avez plus besoin de cela que moi ; et il se déroba aussitôt aux félicitations de la foule.

QUI EST ISRAEL ?

«JÉSUS aperçut Nathanaël venir vers lui et il dit de lui : Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point de fraude.» Jean 1 : 47. Le vrai Israélite est donc celui en qui il n'y a point de fraude ; c'est celui qui est net de cœur.

«Et si celui qui est naturellement incirconcis accomplit la loi, ne te jugera-t-il pas, toi qui, dans la lettre et dans la circoncision es transgresseur de la loi ? Car celui-là n'est point Juif, qui ne l'est qu'au dehors ; et celle-là n'est point la véritable circoncision, qui est faite par dehors en la chair. Mais celui-là est Juif, qui l'est au dedans ; et la véritable circoncision est celle du cœur, en esprit, et non pas dans la lettre ; et la louange de ce Juif n'est point des hommes, mais de Dieu.» Rom. 2 : 27–29. Dieu ne reconnaît donc pour vrai Israélite, que celui-là seulement qui est circoncis de cœur.

«Certainement Dieu est bon à Israël, savoir : *à ceux qui sont nets de cœur*» Ps. 73 : 1. Les derniers mots de ce verset montrent clairement qui sont ceux qui sont Israël, et qui sont ceux qui hériteront la bénédiction promise à Abraham. Qu'ils soient ou non de la postérité d'Abraham selon la chair, pourvu qu'ils soient nets de cœur, ils sont Israël et conséquemment héritiers de la bénédiction avec Abraham. Dieu, dans ce premier verset du psaume soixante-treize, nous révèle clairement quelle est la marque à laquelle sont reconnus ceux qui auront part à ses bontés, à sa faveur, à son héritage, à sa gloire. C'est à la netteté du cœur, à la pureté du cœur, à la droiture du cœur, au cœur purifié de toute mauvaise conscience, à l'absence de toute fraude.

L'homme, quel qu'il soit, ne parvient à cet état de pureté de cœur que par la repentance vraie et sincère envers Dieu, laquelle n'a lieu que par la connaissance de sa bonté infinie, bonté qui a été manifestée par le don de son Fils. Ce n'est que lorsque l'homme considère cette bonté de Dieu en Christ, se trouvant ainsi en face de son amour infini qu'il est comme anéanti en contemplant son indignité de participer à de si grandes faveurs. Il a honte d'avoir raisonné : il cesse de forger de vains sujets de justification ; il a compris qu'il n'aboutissent pas à un meilleur résultat que n'aboutit jadis celui de l'emploi des feuilles de figuier dont Adam et sa femme firent usage pour cacher leur nudité. Il se jette alors entre les bras de la miséricorde divine et se repent sincèrement d'avoir cheminé jusque-là dans la désobéissance à la loi de son Dieu ; la connaissance de sa bonté, en le rendant confus, l'invite à lui obéir et à haïr le péché. Sa repentance étant vraie, Dieu lui pardonne ses péchés et l'adopte pour son enfant ; et comme gage de cette adoption il lui donne le Saint-Esprit comme arrhes de l'héritage. Son cœur, alors, est au large avec Dieu ; il lui déclare tout son état ; il se montre tel qu'il est. Une splendeur divine l'a illuminé ; il est désillusionné ; il voit toutes choses, non plus avec les fausses lunettes dont Satan a pourvu les humains, mais dans la pure lumière de Dieu, dans la face de Jésus-Christ. Il est en liberté avec Dieu ; il ne craint pas de lui montrer tout ce qu'il est. Il cesse de se farder ; il a horreur de lui-même ; il confesse sans aucune arrière-pensée tout ce qu'il y a d'impur dans les plis et les replis de son cœur. Il ne fait plus de vains efforts pour tâcher de faire accroire à Dieu qu'il n'est pas ce qu'il est ; et qu'il est ce qu'il n'est réellement pas. Il renonce à essayer de tromper Dieu, ses semblables et lui-même. Il abandonne la pratique de la fraude dont il a maintenant horreur ; il est à ses propres yeux ce qu'il est réellement. Il cesse de se séduire et de pratiquer l'hypocrisie ; il a conscience du pardon ; Il apprend que, par cette grâce qui est en Jésus-Christ, la justice de la loi est accomplie en lui, car il ne marche plus selon la chair, mais selon l'esprit. Il est converti. Il est net de cœur. Il est devenu un vrai Israélite. Il n'y a en lui aucune fraude. Il a cru et connu l'amour, de Dieu pour lui. Il aime Dieu parce qu'il l'a aimé le premier. Il est désireux de manifester son amour envers Dieu en gardant tous ses commandements dans un esprit d'amour de reconnaissance et d'humilité. Il ne les trouve certes pas pénibles. Il préférerait la mort plutôt que de violer volontairement un seul des commandements de la loi de son Dieu.

«Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu.» Matth. 5 : 8.

H. A. G.

L'AMOUR-PROPRE est un médium d'une nature particulière. Il agrandit tout ce qu'il y a de mal chez autrui, tandis qu'il diminue tout ce qu'il y a de mal chez nous.

UN silence judicieux vaut mieux qu'une vérité dite sans charité.

HYGIÈNE.

LA DYSPEPSIE.

Comment guérir la Dyspepsie.

TRAITEMENT.—BAINS.—SUITE ET FIN.

EN prenant des bains, il est important de prendre les précautions suivantes :

1. Ne prenez jamais un bain lorsque vous êtes épuisé de fatigue, ni avant trois heures après avoir mangé, à moins que le bain ne soit limité à une très-petite portion du corps.

2. Ne prenez jamais un bain après une abondante transpiration, la réaction sera souvent insuffisante.

3. Il faut toujours se mouiller la tête avec de l'eau froide avant de prendre un bain quelconque, afin d'empêcher que le sang ne monte à la tête.

4. Si vous prenez un bain chaud, terminez-le toujours en le réduisant par de l'eau froide à une température de quelques degrés au-dessous de celle du corps.

5. Il faut avoir soin d'essuyer parfaitement le malade après son bain, et de le frictionner vigoureusement pour empêcher de se refroidir.

6. Le temps le plus propice pour prendre un bain est entre dix heures du matin et midi.

7. La chaleur de la chambre doit être modérée.

Nous donnons ci-après quelques courtes instructions sur la manière de prendre les bains les plus importants pour le traitement de la dyspepsie chez soi :

BAIN A L'ÉPONGE.—Ce bain consiste à frotter tout le corps avec une éponge ou un essuie-mains mouillés avec de l'eau d'une température agréable. Ce bain est des plus utiles pour une lotion générale.

BAIN DE SIÈGE :—On peut se servir pour ce bain d'un baquet confectionné exprès ou d'un bassin ordinaire. Mettez dans la baignoire assez d'eau pour couvrir la partie inférieure du corps. Le malade doit pendant qu'il est dans le bain se frictionner l'abdomen. La température de l'eau doit être réglée selon l'état du malade. Le malade doit être couvert pendant qu'il est dans son bain.

BAIN DE PIEDS. Préparez deux baquets, l'un contenant de l'eau aussi chaude qu'on peut la supporter, et l'autre de l'eau tout à fait froide. Mettez les pieds dans l'eau chaude pendant cinq à dix minutes, ensuite retirez-les promptement et plongez-les dans le bain froid, pour les remettre dans le bain chaud quelques minutes après, ainsi de suite trois ou quatre fois alternativement, et terminez en plongeant vos pieds dans l'eau froide, ensuite essuyez-les bien.

LE DRAP MOUILLÉ.—Etendez sur un lit ou sur un matelas, deux ou trois couvertures. Etendez un drap de flanelle par dessus. Mouillez un drap de toile ou de coton dans de l'eau à la température voulue. Etendez-le promptement sur le lit et faites-y alors coucher le malade. Puis enveloppez-le immédiatement de la tête aux pieds dans ce drap mouillé, et couvrez-le jusqu'au cou avec les couvertures et laissez-le reposer tranquillement aussi longtemps qu'il est nécessaire. Faites que sa tête soit un peu élevée et ayez soin de lui tenir les pieds chauds. On peut aussi n'appliquer le drap mouillé que sur la moitié du corps selon les besoins du malade.

PLASTRONS POUR LA POITRINE.—Le plastron devrait être d'étoffe grossière, et avoir la forme de la poitrine. Mouillez-le et appliquez-le après l'avoir tordu assez pour l'empêcher de dégoutter. Couvrez-le d'un morceau de flanelle sèche. Changez trois ou quatre fois par jour.

DEMI-BAIN.—Pour ce bain, il faut avoir un vase d'une grandeur suffisante pour permettre au malade de s'asseoir avec les jambes allongées. Il doit y avoir assez d'eau pour couvrir la partie inférieure du corps. Pendant que le malade est dans son bain, la personne qui le sert doit vigoureusement le frictionner.

DOUCHES.—Les douches consistent à verser de l'eau sur les épaules du malade. On emploie souvent ce moyen après un bain chaud pour fortifier la peau et activer la circulation.

FOMENTATIONS.—Trempez un morceau de flanelle, plié en plusieurs doubles, dans de l'eau aussi chaude qu'on peut la supporter, tordez-le jusqu'à ce qu'il ne dégoutte pas, puis appliquez-le promptement sur la partie du corps que l'on veut traiter. Couvrez-le ensuite d'un morceau de molleton sec ou d'un morceau de toile cirée, et changez au bout de quelques minutes.

COMPRESSES.—Appliquez des linges mouillés comme pour les fomentations. Les linges peuvent être mouillés dans de l'eau froide ou tiède selon le besoin.

FRICTIONS SUR LE DRAP MOUILLÉ.—Ce bain consiste à envelopper le malade dans un drap mouillé, et à le frictionner avec la main sur le drap.

MOUVEMENTS.

Les mouvements actifs et passifs sont au nombre des agents les plus efficaces dans le traitement de la dyspepsie. Des frictions et des percussions sur l'abdomen sont peut-être les moyens les plus salutaires que l'on puisse employer dans le traitement de la dyspepsie. Bien des dyspeptiques ont été entièrement guéris par la simple percussion journalière, opération qui consiste à frapper l'abdomen avec la main ouverte, légèrement d'abord, mais chaque jour plus fort, à mesure que les muscles abdominaux acquièrent de la force et de l'élasticité. Quand une personne souffre d'une indigestion, souvent elle peut être promptement soulagée par une continuelle friction pendant une demi-heure. Cette sorte de mouvement aide l'estomac dans le travail de la digestion.

Les frictions et la percussion sont des remèdes souverains contre la constipation.

La friction de tout le corps avec la main sèche est une autre excellente sorte de mouvements. On peut le faire tous les matins en se levant, et tous les soirs en se couchant ; cette opération a pour excellent résultat d'entretenir la peau dans un état d'activité et de la débarrasser des impuretés. La friction peut se faire, sur un drap sec si on le désire.

ALIMENTS.

S'il est vrai qu'une nourriture hygiénique est un des meilleurs moyens pour *prévenir* l'indigestion, elle est encore plus importante comme agent curatif dans le *traitement* de la maladie. Comme règle générale, les dyspeptiques peuvent prendre la même nourriture qui est parfaitement salutaire pour les personnes qui ne souffrent pas de cette maladie, Dans des cas graves, l'attention aux suggestions suivantes contribuera à une digestion facile et prompte :

1. Evitez l'usage fréquent d'une nourriture liquide, telle que soupes et gruaux. Les bouillies ne sont pas ce qu'il y a de meilleur, à moins qu'on ne les mange avec des biscuits durs. La nourriture sèche qui exige une entière mastication, est préférable.

2. Evitez de manger des fruits et des légumes dans le même repas.

3. Ne mangez pas des fruits très-acides, tels que citrons, groseilles, etc. Evitez aussi les légumes acres et piquants, tels que les oignons et les radis.

4. Ne mangez que très-peu d'espèces d'aliments au même repas, et que la nourriture soit préparée de la manière la plus simple possible. Ne mangez pas trop.

5. Les viandes ne sont pas une nourriture aussi bonne que les légumes ; mais si la nourriture animale doit être employée comme il semble nécessaire dans certains cas, pendant un temps au moins, ne prenez que le maigre de la viande peu cuite, ou des œufs légèrement bouillis.

Il est très-essentiel que les dyspeptiques mangent de bon pain. Le pain fermenté ou celui que l'on fait lever avec de la soude ou du bicarbonate de potasse sont un bien pauvre aliment qui produit très-souvent des indigestions. Nous donnons ici une recette pour faire du pain parfaitement bon et bienfaisant.

Mettez de l'eau froide dans un plat, ensuite jetez-y de la bonne farine de graham par petite quantité, tout en battant rapidement la pâte avec une cuillère comme si l'on battait des œufs. Cette opération a pour but de laisser pénétrer l'air dans la pâte. Continuez ainsi jusqu'à ce que la pâte soit devenue trop épaisse pour qu'on puisse la remuer avec la cuillère. Ajoutez-y de la farine et pétrissez pendant vingt ou trente minutes. Faites de petits pains d'un demi-pouce d'épaisseur, et cuisez-les dans un four chaud, en ayant soin de modérer la chaleur lorsqu'ils ont été dans le four quatre ou cinq minutes. Un mélange de plusieurs espèces de farines, travaillées de la même manière donnera un pain excellent. On peut employer de la farine d'avoine, de maïs ou de seigle.

J. H. KELLOGG, M. D.

L'AIR PUR.

TOUT ce qui rend le sang impur tend à produire la consomption. Tout ce qui rend l'air impur, rend le sang impur. C'est l'air que nous respirons qui purifie le sang. Si l'eau dans laquelle nous lavons nos vêtements, est sale, il est impossible que ceux-ci soient propres ; de même aussi si l'air que nous respirons est impur, il est impossible que notre sang soit pur. Quelles sont donc les choses importantes qui rendent l'air impur ? C'est dans la nature même de l'air qui ne circule pas, de se corrompre. L'eau courante se purifie d'elle-même. L'air en mouvement, les courants d'air se purifient d'eux-mêmes. D'où il résulte que l'air contenu dans une chambre fermée se corrompt inévitablement.

Ce sont les appartements fermés qui produisent la consomption chez des milliers d'individus. C'est pourquoi toutes les chambres devraient être construites de manière à pouvoir y établir un courant d'air permanent. La négligence qui prévaut généralement à cet égard coûte la vie à une multitude de personnes. En une heure un homme ordinaire corrompt environ 5 hectolitres d'air, il consume si bien les propriétés de l'air pour purifier le sang, que s'il pouvait aspirer une seconde fois l'air qu'il vient d'aspirer, il serait immédiatement suffoqué. D'où il s'ensuit qu'il est excessivement préjudiciable à la pureté du sang de dormir dans des chambres fermées, lors même que l'on serait seul ; ou de s'asseoir même pour quelques instants, dans une voiture remplie de voyageurs, ou dans une grande assemblée. Les chambres à coucher soigneusement fermées deviennent les tombeaux d'une multitude de personnes.—*Extrait.*

LES SIGNES DES TEMPS

'Heureux ceux qui font ses commandements'

Bale (Suisse), Juillet 1879.

JAMES WHITE, J. N. ANDREWS, URIAH SMITH, } RÉDACTEURS

LE CRIME DE POCASSET.

Pendant le mois de mai dernier une terrible tragédie eut lieu à Pocasset, Massachusetts, Etats-Unis.

Un homme du nom de Freeman se crut appelé de Dieu à offrir en sacrifice sa fille, âgée de cinq ans, comme jadis Abraham offrit son fils Isaac. En conséquence, il immola l'enfant, et répandit son sang comme offrande à Dieu.

Ce crime horrible a produit une grande sensation dans toute l'Amérique, et ceux qui sont surtout opposés à la doctrine du prochain avénement de Christ, ont fait leurs efforts pour rendre responsables de ce crime, tous ceux qui croient à cette doctrine. Un court exposé des faits montrera toute l'injustice d'une telle manière d'agir.

Il y a en Amérique deux dénominations, portant respectivement les noms d'Adventistes, et d'Adventistes du Septième Jour.* Les Adventistes du Septième Jour enseignent que tous les commandements de Dieu sont obligatoires pour tous les hommes et devraient être observés, c'est pourquoi ils sanctifient le septième jour comme étant le Sabbat de l'Eternel. Les Adventistes, au contraire, croient et enseignent presque tous que les commandements sont abolis. Il n'existe donc aucun rapport de dénomination entre les Adventistes et les Adventistes du Septième Jour. Ils sont grandement opposés les uns aux autres dans leur œuvre.

Or, ce Mr. Freeman ne croyait pas du tout aux commandements de Dieu. Il n'avait pas le moindre rapport avec les chrétiens connus sous le nom d'Adventistes du Septième Jour. Ceux-ci n'avaient jamais entendu parler de son nom jusqu'à ce qu'il fût connu par ce grand crime. Il n'est que juste de dire que Mr. Freeman, et les quelques personnes qui se joignaient à lui n'appartenaient à aucune église des Adventistes. C'était une société de fanatiques, agissant uniquement sous leur propre responsabilité. Probablement qu'il prétendait être un Adventiste, mais il n'a jamais prétendu être un *Adventiste du Septième Jour*. Il n'y a que deux ans qu'il était un incrédule déclaré.

Si le fait que les Adventistes enseignent généralement que les commandements sont abolis les rend responsables de ce meurtre, alors ils doivent supporter cet opprobre, mais il est on ne peut plus certain que les Adventistes du Septième Jour qui maintiennent la perpétuité du commandement: «Tu ne tueras point,» et celle de tous les autres commandements, ne peuvent être dans la moindre mesure responsables de ce crime.

Il y a trois ans que notre journal se publie dans la ville de Bâle. Nous avons publié dans ses colonnes un catalogue de publications qui contiennent nos vues religieuses. L'examen le plus attentif de ces publications montrera qu'elles n'enseignent que les principes de moralité et de vertu donnés dans les dix commandements et dans le sermon du Seigneur sur la montagne.

J. N. Andrews.

Southampton, Angl., le 27 juin 1879.

*Le terme Adventiste est appliqué en Amérique à tous ceux qui croient au prochain avénement de Christ.

L'ŒUVRE DE LA FOI.

L'œuvre de Dieu est une œuvre de foi. La foi, dit Webster, est une confiance implicite dans le témoignage d'un autre. La Bible qui est la plus haute autorité dit: «La foi est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point.» Par la foi les témoignages de Dieu deviendront une réalité vivante. Le chrétien ne marche point par la vue, mais la parole est une lampe qui illumine le sentier de tous ceux qui croient. La foi est pratique, c'est pourquoi elle conduira le chrétien, non-seulement à voir la lumière, mais à y marcher. C'est un principe actif et vivant.

Chaque pas que le chrétien fait de nos jours dans la cause de Dieu est une marche de foi, tout aussi bien que celle des Israélites lorsque Dieu les conduisait à travers le désert. Notre foi saisit les témoignages de Dieu concernant la vérité présente. Se trouve-t-il partout des personnes qui recevront la vérité? Le nombre des fidèles de cette génération, qui se tiendront à la fin sur la montagne de Sion, s'élèvera-t-il à cent quarante-quatre mille? La parole de Dieu nous enseigne-t-elle que nous sommes arrivés vers la fin de la dernière génération des hommes qui vivront sur cette terre? Notre foi répond affirmativement. Donc, il nous convient d'agir en conséquence.

Si nous avions encore devant nous de longues années pour avertir le monde, nous aurions plus de raison pour nous amuser encore un an ou deux. Mais la providence de Dieu nous a devancés et nous n'avons pas de temps à perdre. Nombreux sont les passages qui nous montrent qu'avant de se terminer l'œuvre de Dieu avancera avec une grande célérité; c'est pourquoi il nous faut agir en conséquence. «Car le Seigneur consomme et abrége l'affaire en justice; il fera, dis-je, une affaire abrégée sur la terre.» «Va-t'en promptement par les places et par les rues de la ville.»

Dieu a confié cette vérité aux hommes, et si vous, cher lecteur, vous y croyez, vous devenez par cela même responsable de communiquer à d'autres la lumière que vous avez reçue. Dieu vous en demandera compte. Le jour du jugement révélera le fait que des talents nous ont été prêtés par Dieu, pour que nous les fassions valoir à son service. Nous n'avons pas un moment à perdre.

S. N. Haskell.

PENSÉES SUR LE LIVRE DE DANIEL.

Explication du Chapitre 8:13, 14.—Suite.

LE SANCTUAIRE.

Versets 13, 14. „Alors j'entendis un saint qui parlait, et un saint qui disait à un certain autre qui parlait: Jusqu'à quand durera cette vision, touchant le sacrifice continuel, et le péché qui cause cette désolation, pour livrer le sanctuaire et l'armée à être foulés aux pieds? Et il me dit: Jusqu'à deux mille trois cents soirs et matins; puis le sanctuaire sera purifié."

Le Tabernacle fut d'abord construit de manière à être adapté à la condition et aux circonstances des enfants d'Israël pour ce temps-là. Ils commençaient précisément leur pèlerinage de quarante ans dans le désert lorsque cet édifice fut érigé au milieu d'eux, comme étant l'habitation de Dieu et le centre de leur culte religieux. Les voyages étaient pour eux une nécessité, et les changements étaient fréquents. Il était nécessaire que le tabernacle fût souvent transporté de lieu en lieu. Il était donc construit de telle manière (formé de parties mobiles, les côtés étant composés de planches droites et la couverture formée de rideaux de lin et de peaux teintes,) qu'il pouvait être promptement démonté, commodément transporté, et facilement dressé à chaque station successive de leur voyage. Après leur entrée dans le pays de la promesse, cet édifice temporaire fut ensuite remplacé par le magnifique temple de Salomon. Excepté le temps où il fut réduit en ruines aux jours de Daniel, il subsista sous cette forme jusqu'à ce qu'il fût finalement détruit par les Romains, 70 ans ap. J.-C.

Voilà le seul Sanctuaire en rapport avec la terre dont la Bible nous parle, ou dont l'histoire nous donne le récit. Mais n'y en a-t-il pas d'autre quelque part ailleurs? Ce Sanctuaire-là était celui de la première alliance; il devait prendre fin avec cette alliance. N'y a-t-il point de Sanctuaire qui appartienne à la seconde ou à la nouvelle alliance? Il doit y en avoir un; autrement il n'y a aucune analogie entre ces alliances; et tandis que l'une, qui a un système de culte, lequel, quoique minutieusement décrit, serait incompréhensible sans ce Sanctuaire; l'autre serait indéfinie et obscure. Et Paul affirme que la nouvelle alliance, en vigueur depuis la mort de Christ le testateur, a un Sanctuaire; car lorsqu'il met en contraste les deux alliances, comme il le fait dans l'épître aux Hébreux, il dit dans le chapitre 9:1, que la première alliance «avait donc *aussi* des ordonnances touchant le service divin, et un Sanctuaire terrestre,» c'est comme s'il disait que la nouvelle alliance a aussi des ordonnances, et un Sanctuaire. De plus, dans le verset 8 de ce chapitre, il parle du Sanctuaire terrestre, comme du premier tabernacle. Si donc celui-là était le premier, il devait y en avoir un second; et comme le Sanctuaire terrestre, exista aussi longtemps que la première alliance était en vigueur, le second doit lui avoir succédé lorsqu'il prit fin, et le second doit être le Sanctuaire de la nouvelle alliance. Il ne peut y avoir aucun moyen évasif pour échapper à cette conclusion.

Où donc chercherons-nous le Sanctuaire de la nouvelle alliance? Paul, en employant ce mot *aussi* dans le verset 1 du chapitre 9 des Hébreux, donne à entendre qu'il avait auparavant parlé de ce Sanctuaire.

Retournons au commencement du chapitre précédent et voyons comment l'apôtre résume ses premiers arguments: «L'abrégé des choses que nous avons dites, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur, qui est assis à la droite du trône de la majesté de Dieu dans les cieux: et qui est ministre du Sanctuaire et du véritable tabernacle, que le Seigneur a dressé, et non pas un homme.» Peut-on douter que nous ayons ici le Sanctuaire de la nouvelle alliance? Ce Sanctuaire-là avait été dressé par les hommes, érigé par Moïse; mais celui-ci était dressé par le Seigneur, et non par un homme. Le premier, le Sanctuaire terrestre, était celui où les sacrificateurs accomplissaient leur ministère; celui-ci est le lieu où Christ, le souverain Sacrificateur de la nouvelle alliance, accomplit son ministère. Celui-là était sur la terre, celui-ci est dans le ciel. Celui-là était avec raison désigné par Paul sous le nom de Sanctuaire terrestre, celui-ci est un Sanctuaire céleste.

Cette manière de voir est encore soutenue par le fait que le Sanctuaire bâti par Moïse n'était pas un édifice original, mais était construit d'après un modèle. L'original existait quelque part ailleurs; ce que Moïse bâtit n'était qu'une ombre et une figure. Ecoutez les directions que lui donne le Seigneur à ce sujet: «Selon tout ce que je vais te montrer, selon le modèle du pavillon, et selon le modèle de tous ses ustensiles; vous le ferez ainsi.» Ex. 25:9. «Regarde donc, et fais selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne.» Verset 40. Sur le même sujet, voyez Ex. 26:30; 27:8; Actes 7:44.

Or, de quoi le Sanctuaire terrestre était-il un type ou une figure? Du Sanctuaire de la nouvelle alliance, du «véritable tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas un homme.» Le rapport qui existe entre la première alliance et la seconde, est celui du type à l'antitype. Les sacrifices de la première alliance étaient des types du grand sacrifice qui devait se faire sous cette dispensation; les sacrificateurs de la première alliance étaient des types de notre Seigneur dans sa sacrificature plus parfaite; leur ministère était accompli comme étant l'image et l'ombre du ministère de notre souverain Sacrificateur dans les lieux très-hauts, et le Sanctuaire, où les sacrificateurs accomplissaient le service, était un type ou une figure du véritable tabernacle dans le ciel, où notre Seigneur accomplit son ministère. Tous ces faits sont clairement établis par Paul dans quelques versets de l'épître aux Hébreux. Chap. 8:4, 5: «Car s'il était sur la terre, il ne serait pas même sacrificateur, puisqu'il y a encore des sacrificateurs qui offrent les dons selon la loi; et qui font un service qui n'est qu'une image et une ombre des choses célestes, selon l'ordre que Dieu donna à Moïse, lorsqu'il devait dresser le tabernacle: «Prends garde, lui dit-il, à faire tout selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne.» Ce témoignage montre que le ministère des sacrificateurs était une ombre de la sacrificature de Christ; et la preuve que Paul donne à cet effet, c'est la direction que Dieu donna à Moïse pour faire le tabernacle selon le modèle qui lui avait été montré sur la montagne. Cela identifie clairement le modèle montré à Moïse sur la montagne avec le Sanctuaire ou le véritable tabernacle dans le ciel mentionné trois versets plus haut, tabernacle dans lequel notre Seigneur fait le service. Dans le chapitre 9:8, 9, Paul dit encore: «Le Saint-Esprit montrant par là, que le chemin du lieu Très-Saint [dans le grec on lit: des lieux saints] n'avait pas encore été ouvert, pendant que le premier tabernacle subsistait; ce qui était une figure pour ce temps-là,» etc. Tandis que le pemier tabernacle subsistait et que la première alliance était en vigueur, le ministère du second tabernacle, et l'œuvre de la nouvelle alliance, n'avaient pas lieu.

Mais lorsque Christ vint, lui, le souverain Sacrificateur des choses à venir, lorsque le premier tabernacle eut rempli son but, et que la première alliance eut cessé, alors Christ s'éleva sur le trône de la Majesté dans les cieux, comme ministre du vrai Sanctuaire; il entra avec son propre sang, est-il dit au verset 12, «dans le lieu Très-Saint [le grec donne le pluriel, les lieux saints], . . . nous ayant obtenu une rédemption éternelle.» C'était donc de ces lieux saints dans le ciel que le premier tabernacle était une figure pour le temps d'alors. Si l'on demande d'autres témoignages sur ce sujet, on trouvera au vers et 23 qu'il est parlé du tabernacle terrestre, avec ses appartements et ses vases qui servaient au culte divin, comme étant des figures des choses qui sont dans les cieux; et au verset 24, Paul appelle les lieux saints faits de la main des hommes, c'est-à-dire le Sanctuaire terrestre érigé par Moïse, des *figures* du véritable.

Plus loin, cette manière de voir est confirmée par le témoignage de Jean. Parmi les choses qu'il lui fut donné de voir dans le ciel, il vit sept lampes allumées devant le trône, Apoc. 4:5; il vit un autel des parfums, et un encensoir d'or, chap. 8:3; il vit l'arche de l'alliance de Dieu, chap. 11:19; et tout cela se rapporte à un temple dans le ciel; chap. 11:19; 15:8. Tout lecteur de la Bible reconnaîtra tout de suite ces objets comme étant des ustensiles du Sanctuaire, et ils devaient être employés dans le service en rapport avec le Sanctuaire. De même qu'ils ne pouvaient exister sans le Sanctuaire, de même aussi partout où nous les trouvons, nous savons que le Sanctuaire existait, et le fait que Jean vit ces choses dans le ciel sous cette dispensation, prouve qu'il y a un Sanctuaire dans le ciel et qu'il fût permis à Jean de le contempler.

Quelque aversion que l'on puisse éprouver à reconnaître qu'il y a un Sanctuaire dans le ciel, le témoignage qui a été présenté est certainement suffisant pour prouver ce fait. Paul dit que le tabernacle de Moïse était le Sanctuaire de la première alliance. Moïse dit que Dieu lui avait montré sur la montagne un modèle d'après lequel il devait construire ce tabernacle. Paul témoigne encore que Moïse le fit selon le modèle, et que le modèle était le véritable tabernacle dans le ciel que le Seigneur a dressé et non pas un homme; et que le tabernacle érigé par la main des hommes était une véritable copie ou représentation de ce Sanctuaire céleste. Et finalement Jean, pour confirmer la déclaration de Paul, savoir que ce Sanctuaire est dans le ciel, rend témoignage qu'il l'a vu lui-même de ses propres yeux. Peut-on demander d'autres témoignages? Pourrait-il y en avoir d'autres?

U. S.

CE QU'IL FAUT OUBLIER.

«OUBLIANT LES CHOSES QUI SONT DERRIÈRE.»

Lorsqu'on rappelle à certaines personnes leurs fautes passées, elles répondent quelquefois que nous devons oublier les choses qui sont derrière nous. Mais ces paroles ne se rapportent nullement à nos mauvaises actions. Elles concernent au contraire nos bonnes actions. Si nous avons soulagé les malheureux, si nous avons consolé les affligés, si nous avons porté la croix de Christ si nous nous sommes renoncés nous-mêmes, si nous avons marché avec Dieu, nous pouvons en toute sécurité oublier ces bonnes actions, car elles subsistent toutes dans le livre de mémoires de Dieu, et elles seront rendues publiques au dernier jour. Au fait il est, jusqu'à un certain point, non-seulement sûr et juste d'oublier de telles choses, mais il est même nécessaire de le faire, Si nous les gardons dans notre mémoire Satan par leur moyen nous rendra si satisfaits de nos bonnes œuvres et de nos progrès, que nous n'aurons point d'énergie ni de zèle, pour nous efforcer de parvenir à cette piété plus élevée à laquelle nous devons arriver pour entrer au royaume de Dieu.

La pauvreté d'esprit est une marque de

piété réelle. Non pas la pauvreté spirituelle, mais des idées humbles de notre véritable condition devant Dieu. Oh! si nous pouvions considérer dans toute sa beauté le caractère de Christ, nous comprendrions mieux pourquoi il nous appartient de nous humilier nous-mêmes si profondément. Paul cultivait cet esprit d'humilité. Combien nous devrions aussi le faire. Si vous faites du bien aux autres, oubliez-le immédiatement. Si les autres vous font du bien ne l'oubliez jamais. Si les autres vous font du mal, oubliez-le. Mais si vous offensez les autres, ne l'oubliez jamais. Corrigez le tort que vous avez fait, avec le plus grand soin et le plus grand zèle. Ce n'est pas une chose qui doive être oubliée. Ce sont nos péchés qui nous plongeront dans la perdition. Ne sommeillez pas sur vos péchés. Vous devez les confesser, vous en repentir et vous en corriger. Qui subsistera dans le jugement? Ce sera l'homme qui a les mains pures et le cœur net. Ceux qui paraîtront ainsi ayant les mains pures et le cœur net sont ceux qui ont lavé leurs mains de toute action coupable, et qui ont purifié leurs cœurs par une repentance efficace. Je le répète; il est très-bien d'oublier nos bonnes actions, mais nous devons nous souvenir de nos mauvaises actions et nous en corriger.

J. N. A.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAP. 8 : 10–13.

LES SEPT TROMPETTES.—SUITE.

VERSETS 10, 11. „Et le troisième ange sonna de la trompette; et il tomba du ciel une grande étoile, ardente comme un flambeau; et elle tomba sur la troisième partie des fleuves, et sur les sources d'eau. Et le nom de cette étoile était Absynthe; et la troisième partie des eaux fut changée en absynthe; et elles firent mourir un grand nombre d'hommes, parce qu'elles étaient devenues amères."

L'INTERPRÉTATION et l'application de ce passage nous amènent au troisième événement important dont le résultat est le renversement de l'empire romain. C'est à Mr. Albert Barnes que nous sommes redevables de quelques extraits que nous allons citer, comme donnant l'accomplissement historique de cette troisième trompette. En expliquant ce passage, il serait nécessaire, dit le commentateur:

«Qu'il y eût quelque chef ou quelque guerrier, qui pût être comparé à un météore flamboyant, dont le cours serait singulièrement brillant; un personnage qui apparût soudainement comme une étoile embrasée et puis qui disparût comme une étoile dont la lumière s'éteindrait dans l'eau. Il faudrait que la course dévastatrice de ce météore affectât principalement ces portions du globe qui abondent en ruisseaux et en sources d'eaux; qu'il se produisît un effet tel que celui que produirait l'amertume des eaux, c'est-à-dire la mort de beaucoup de personnes, et que de grandes désolations fussent causées dans le voisinage de ces rivières et de ces ruisseaux comme si une étoile malfaisante y était tombée et que la mortalité fût répandue sur les terres adjacentes qu'ils arrosent.»—*Notes sur Apoc. 8.*

Il est bien entendu ici que cette trompette se rapporte aux guerres dévastatrices et aux terribles invasions d'Attila, contre le pouvoir romain, que ce grand chef accomplit à la tête de ses hordes de Huns. Voici ce que dit Mr. Barnes, sur Apoc. 8, en parlant surtout de l'apparence personnelle de ce guerrier:

«Dans son extérieur, il ressemblait fortement à un brillant météore, étincelant au ciel. Il venait de l'est, rassemblant ses Huns et comme nous le verrons il les répandit sur tout l'empire, soudainement et avec la rapidité d'un météore éclatant. Il se regardait lui-même comme consacré à MARS, le dieu de la guerre, et avait coutume de s'habiller d'une manière remarquablement brillante, tellement que son aspect, selon le langage de ses panégyristes, était propre à éblouir les yeux de ceux qui le regardaient.»

Voici ce que dit Mr. Barnes en parlant du *lieu* où se passèrent les événements prédits par cette trompette.

«Il est dit que l'effet de la chute de cette étoile se produirait sur «les rivières» et «les sources d'eau.» Si ce passage avait une application littérale, ou si, comme on l'a supposé dans le cas de la seconde trompette, ce langage se rapportait à la portion de l'empire qui serait surtout affectée par l'invasion hostile; alors nous pouvons supposer qu'il concerne ces parties de l'empire qui abondent en ruisseaux et en rivières, et surtout celles dans lesquelles les rivières et les ruisseaux avaient leur *origine;* car l'effet se produisait d'une manière permanente dans les «*sources* d'eau.» C'est un fait positif que les principales opérations d'Attila se produisirent dans les régions des Alpes et dans les portions de l'empire d'où les rivières coulent en Italie. L'invasion d'Attila est décrite par Mr. Gibbon de cette manière générale: «Toute la partie de l'Europe comprise entre le Pont-Euxin et la Mer Adriatique, plus de 500 milles, fut complètement envahie, occupée et désolée par les myriades de barbares qu'Attila conduisait.»

«*Et le nom de cette étoile était Absynthe*» [dénotant les conséquences amères qu'elle produirait]. Ces mots qui sont plus intimement liés au verset précédent que même la ponctuation de nos versets ne le dénote, nous rappellent pour un moment le caractère d'Attila, la misère dont il fut l'auteur, et la terreur qu'inspirait son nom.

«Extirpation totale et anéantissement» sont les termes qui dénotent le mieux les calamités qu'il infligeait sur son passage.» Il se donnait le nom de: «Fléau de Dieu.»

«L'un de ses lieutenants châtia et extermina presque les Bourguignons du Rhin. Ils traversèrent, et dans leur marche et dans leur retour le territoire des Francs; et ils massacrèrent leurs otages aussi bien que leurs captifs. Deux cents jeunes filles eurent à endurer les tortures les plus atroces: Leurs corps furent déchirés par des chevaux sauvages ou furent écrasés sous le poids de lourds chariots, et leurs membres épars furent abandonnés sur les grandes routes pour servir de proie aux chiens et aux vautours.

«Attila se vantait que l'herbe ne croissait jamais où son cheval avait posé le pied. L'empereur d'Occident avec le sénat et le peuple de Rome conjurèrent humblement et timidement la colère d'Attila. Et le paragraphe qui termine les chapitres qui donnent le récit de son histoire a pour titre: «Symptômes de la décadence et de la ruine du gouvernement romain.» Le nom de l'étoile est Absynthe.—*Keith.*

Verset 12. „Ensuite le quatrième ange sonna de la trompette; et la troisième partie du soleil fut frappée, aussi bien que la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles; de sorte que cette troisième partie étant obscurcie, le jour, aussi bien que la nuit, perdit le tiers de sa lumière."

Nous entendons que cette trompette symbolise la carrière d'Odoacre, roi goth dont le nom est intimement lié à la chute de Rome *occidentale.* Les symboles, soleil, lune, et étoiles dénotent évidemment les grands luminaires du gouvernement romain; ses Empereurs, ses Sénateurs, et ses Consuls. L'évêque Newton fait remarquer que le dernier empereur de Rome occidentale était Momyllus, qui fut nommé par dérision *Augustule* le «diminutif d'Auguste.» Rome occidentale tomba l'an 476 ap. J.-C. Toutefois quoique le soleil romain fût éteint, ses luminaires subordonnés répandaient un faible éclat, tandis que le sénat et les consuls subsistaient encore. Mais à la fin, en 566, après bien des revers civils, et des changements de fortune politique, la forme tout entière de l'ancien gouvernement fut renversée, et Rome elle-même, après avoir été la souveraine du monde, devint un simple duché tributaire de l'exarchat de Ravenne.

«EXTINCTION de l'empire d'occident en 476 ou 479. L'infortuné Augustule fut forcé d'être l'instrument de sa propre chute. Il notifia sa renonciation au Sénat; et cette assemblée, dans son dernier acte d'obéissance à un prince romain, affecta encore l'esprit de liberté et les formes de la constitution. Par un décret unanime de cette assemblée, une épître fut adressée à l'empereur Zénon, beau-fils et successeur de Léon, qui, après une courte rébellion, venait d'être rétabli au trône de Byzance. Par ce décret les membres de cette assemblée refusèrent solennellement de reconnaître la nécessité de continuer plus longtemps la succession impériale en Italie; puisque, selon eux, la majesté d'un seul monarque suffisait pour gouverner et protéger en même temps l'Orient et l'Occident. En leur propre nom et au nom du peuple, ils consentaient à ce que le siége de l'empire universel fût transféré de Rome à Constantinople: et ils s'abaissèrent au point de renoncer au droit de choisir leur maître, le seul et dernier vestige qui restât de la seule autorité qui avait donné des lois au monde.

La puissance et la gloire de Rome qui avait dominé sur les nations s'éteignirent. Le nom seul resta à la reine des nations. Toute marque de royauté disparut de la ville impériale. Celle qui avait dominé sur les nations était assise dans la poussière, comme une seconde Babylone, et le trône des Césars n'existait plus. Le dernier acte d'obéissance de cette assemblée, jadis auguste, à un prince romain fut celui d'accepter la renonciation du dernier empereur d'Occident, et d'abolir la succession impériale en Italie. Le soleil de Rome avait été frappé.

«Un nouveau conquérant d'Italie, Théodoric, l'Ostrogoth, s'éleva rapidement, s'empara sans scrupule de la pourpre, et régna par droit de conquête. «La royauté de Théodoric fut proclamée par les Goths, le 5 mars 493, avec le consentement tardif, forcé et ambigu de l'empereur d'Orient.» Le pouvoir romain impérial, dont Rome ou Constantinople avaient été conjointement ou séparément le siége, soit en Occident, soit en Orient, n'était plus reconnu en Italie, et la troisième partie du Soleil fut frappée, jusqu'à ce qu'elle n'émît plus même les plus faibles rayons. Le pouvoir des Césars était inconnu en Italie, et un roi goth régnait sur Rome.

«Mais quoique la troisième partie du soleil fût frappée, et que le pouvoir romain impérial eût pris fin dans la ville des Césars, toutefois la lune et les étoiles brillaient ou scintillaient encore un peu plus longtemps dans l'hémisphère occidentale, même au milieu des ténèbres païennes. Le *consulat* et le *sénat* («la lune et les étoiles») ne furent pas abolis par Théodoric. «Un historien barbare loue le consulat de Théodoric comme étant le faîte du pouvoir et de la grandeur terrestres;» de même que la lune règne sur la nuit après le coucher du soleil. Et au lieu d'abolir cet office, Théodoric lui-même félicite ces favoris annuels de la fortune qui jouissaient de la splendeur du trône sans en partager les soucis.

«Mais le consul et le sénat de Rome devaient dans leur ordre prophétique subir leur sort, quoiqu'ils ne tombèrent pas sous les coups des Vandales ni des Goths. La révolution qui suivit en Italie fut subjuguée par Bélisaire, général de Justinien, empereur d'Orient. Il n'épargna pas ce que les barbares avaient laissé.» «Le consulat romain éteint par Justinien en 541», est le titre du dernier paragraphe du quatrième chapitre de l'histoire du déclin et de la chute de Rome par Gibbon. «La succession des consuls cessa finalement dans la treizième année de Justinien dont le caractère despotique se réjouissait de voir l'extinction silencieuse d'un titre qui rappelait aux Romains leur ancienne liberté.» La troisième partie du Soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles. Dans le firmament politique de l'ancien monde, pendant qu'il était sous le règne de Rome impériale, l'Empire, le Consul et le Sénat brillèrent comme le soleil, la lune et les étoiles. L'histoire de leur déclin et de leur chute continue jusqu'à ce que les deux premiers furent «éteints,» en rapport avec Rome et l'Italie qui avaient été si longtemps rangées parmi les premières des villes et des contrées; et finalement, lorsque la quatrième trompette se termine, nous voyons «l'extinction de cette illustre assemblée,» le sénat romain. La ville qui avait gouverné le monde fut, comme par moquerie de la grandeur humaine, conquise par l'eunuque Narsès, successeur de Bélisaire. Il défit les Goths en 552, acheva «la conquête de Rome,» et la destinée du sénat fut fixée.»

Verset 13. „Alors je regardai, et j'entendis un ange qui volait par le milieu du ciel, disant à haute voix: Malheur! malheur! malheur aux habitants de la terre, à cause du son des trompettes qui doivent encore sonner!"

Cet ange n'est pas un de ceux de la série des anges des sept trompettes, mais c'est simplement un ange qui annonce que les trois trompettes qui restent sont des trompettes de malheur, à cause des événements plus terribles qui doivent avoir lieu pendant qu'elles sonneront. Ainsi la trompette suivante, ou cinquième trompette est le premier malheur, la sixième trompette, le second malheur, et la septième et dernière trompette, le troisième malheur.

U. S.

LA TENTATION DE CHRIST.

pages 293, 302, 310

PREMIER ARTICLE.

APRÈS son baptême, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. Lorsqu'il sortit du Jourdain, il se prosterna devant l'Eternel, et implora la force de supporter le conflit qu'il allait avoir avec le grand adversaire. Les cieux ouverts et la descente de la gloire excellente attestèrent son caractère divin; et la voix du Père déclara la relation intime de Christ avec sa Majesté infinie: «C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.» La mission de Christ était alors sur le point de commencer; mais il devait d'abord se retirer du théâtre de la vie agitée et tumultueuse, pour se rendre dans un désert solitaire, afin d'y endurer une triple tentation en faveur de ceux qu'il était venu racheter.

Arrêtons-nous un moment avant de continuer l'histoire de la vie de Christ ici-bas dans son humanité, et examinons brièvement les événements qui précédèrent son avénement dans un monde de péché. Satan, après avoir réussi à faire pécher Adam et Eve, s'était vanté d'être le monarque de la terre, et il est vrai que dans tous les siècles du monde, il avait trouvé beaucoup d'adhérents; mais il avait aussi échoué dans son plan d'unir à lui l'homme déchu, comme il l'avait espéré; il n'avait pu obtenir le règne souverain sur toute la terre; quoique l'homme dans son état de chute souffrît la conséquence de sa désobéissance, toutefois il n'était pas sans espérance. Il ne pouvait à cause de son péché venir directement à Dieu; mais le plan de la rédemption, projeté dans le ciel, transférait par les sacrifices, la sentence de mort à un substitut. Il devait y avoir effusion de sang, car la mort était la conséquence du péché de l'homme. Dans la victime immolée l'homme devait voir pour le temps d'alors l'accomplissement de cette parole de Dieu. «Vous mourrez de mort.» Le sang répandu annonçait aussi la propitiation, et dirigeait l'esprit vers le Rédempteur qui viendrait un jour au monde et mourrait pour les péchés des hommes, satisfaisant ainsi pleinement la loi de son Père.

L'espérance du salut par Christ conduisit l'homme déchu à être excessivement scrupuleux à l'égard des sacrifices. Satan observa avec un intense intérêt chaque circonstance se rattachant aux cérémonies de ces sacrifices, et il apprit bientôt qu'ils symbolisaient une expiation future pour le genre humain. Cela l'inquiéta grandement; car il se voyait frustré du projet qu'il avait nourri, d'obtenir la domination sur le monde entier et sur ses habitants. Mais au lieu de se laisser aller au découragement, il redoubla d'efforts pour arriver à son but, et les siècles successifs du monde furent marqués de ses triomphes infernaux.

La gratification de l'appétit, des passions, de la guerre, de l'ivrognerie et du crime s'étendit sur toute la terre, à mesure que ses habitants se multiplièrent. Dieu détruisit le monde par les eaux d'un grand déluge, et fit pleuvoir du ciel du feu et du soufre sur des villes corrompues; mais le grand adversaire était toujours libre de poursuivre son œuvre de démoralisation.

Satan étudie diligemment la Bible; il est bien plus familier avec les prophéties que beaucoup de ceux qui prétendent enseigner la Bible. Il s'est toujours enquis parfaite-

ment de tous les desseins révélés de Dieu, afin de pouvoir déjouer les plans du Dieu infini. Il était évident pour Satan que les offrandes et les sacrifices symbolisaient un Rédempteur futur qui devait racheter les hommes des puissances des ténèbres, et que ce Rédempteur était le Fils de Dieu. C'est pourquoi il conçut de vastes desseins pour tenir les cœurs des hommes en sa puissance de génération en génération, et pour aveugler leur intelligence des prophéties, afin que lorsque Christ viendrait, les hommes refusassent de l'accepter comme leur Sauveur.

Depuis le temps où Christ était né à Bethléem, Satan ne l'avait jamais perdu de vue. Il avait médité plusieurs plans pour le détruire; mais il avait échoué dans chacun d'eux, parce que le Fils de Dieu était soutenu par le bras tout-puissant de son Père. Bien instruit de la position de Christ dans le ciel, Satan fut rempli de crainte lorsque ce puissant Prince de lumière quitta les parvis royaux de sa gloire, pour devenir un simple homme sur cette terre. Satan craignait alors que non-seulement il n'échouât dans son dessein d'obtenir la souveraineté sur le monde entier, mais que même le pouvoir qu'il possédait lui fût ôté. C'est pourquoi lorsqu'il alla au désert pour tenter Christ, il déploya toute la force et tout l'artifice dont il pouvait disposer, afin de le détourner de sa fidélité

Afin d'accomplir le grand plan de la rédemption, il était nécessaire que le Rédempteur prît la place de l'homme déchu. Chargé des péchés du monde, il devait fouler le sentier où Adam avait bronché. Il devait recommencer précisément où Adam avait failli et passer par une épreuve de même nature, mais infiniment plus grande que celle qui avait vaincu le premier Adam. Il est impossible à l'homme de comprendre pleinement la force des tentations que Satan a déployées contre notre Sauveur. Tous les appâts dans le mal, auxquels les hommes trouvent si difficile de résister lui furent présentés avec une force d'autant plus grande que son caractère est supérieur à celui de l'homme déchu.

Lorsque Adam fut assailli par le tentateur il n'avait pas la plus légère tache de péché. Il était devant Dieu dans la force d'une virilité parfaite; tous les organes et toutes les facultés de son être pleinement développés et équilibrés d'une manière harmonieuse. Il était entouré de tout ce qu'il y avait de beau, et il conversait journellement avec les anges. Quel contraste le second Adam ne formait-il pas avec cet être parfait lorsqu'il entra seul dans le désert solitaire pour lutter contre Satan. Pendant quatre mille ans la race avait dégénéré en grandeur et en force physique, et avait diminué en valeur morale; et afin d'élever l'homme déchu, Christ dut descendre jusqu'à lui. Il s'abaissa lui-même jusqu'aux plus basses profondeurs des misères humaines, afin qu'il pût sympathiser pleinement avec l'homme et l'arracher à la dégradation dans laquelle le péché l'avait plongé.

«Car il était convenable que celui pour qui et par qui sont toutes choses, voulant amener plusieurs enfants à la gloire, consacrât l'Auteur de leur salut par les souffrances.» «Et étant consacré, il est devenu l'auteur du Salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.» «C'est pourquoi il a fallu qu'il fût semblable en toutes choses à ses frères; afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux, et fidèle dans tout ce qu'il fallait faire auprès de Dieu, pour expier les péchés du peuple. Car ayant souffert lui-même et ayant été tenté, il peut aussi secourir ceux qui sont tentés.» «Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté de même que nous en toutes choses, si l'on en excepte le péché.»

Lorsque Christ entra dans le désert, sa physionomie était changée, le poids des péchés du monde accablait son âme, et ses traits portaient l'empreinte d'une douleur inexprimable, d'une profondeur d'angoisse que l'homme déchu n'avait jamais éprouvée. Depuis la transgression d'Adam les plaisirs de l'appétit avaient augmenté avec chaque génération successive, jusqu'à ce que la force morale des hommes fût tellement affaiblie qu'ils ne pouvaient vaincre par leur propre force. Christ devait en faveur de l'humanité vaincre l'appétit en endurant l'épreuve la plus rude à cet égard. Seul il devait endurer la tentation sans que personne l'aidât ou le consolât. Seul il devait lutter contre les puissances des ténèbres.

Par le moyen de l'appétit, Satan avait réussi à perdre Adam et Eve, et pendant tous les siècles successifs, l'appétit avait été son arme la plus puissante pour corrompre la race humaine. Christ ayant pris la forme d'un homme, et étant sujet à ses besoins, Satan espérait le vaincre par ce moyen puissant, et il agit en conséquence. Aussitôt que le long jeûne de Christ eut commencé, il s'apprêta à le tenter. Il vint revêtu de lumière, se disant être un ange envoyé du trône de Dieu pour sympathiser avec Christ et le soulager. Il lui représenta que Dieu ne voulait nullement qu'il passât par les souffrances et le renoncement auxquels ils s'attendait. Il prétendit apporter un message du ciel, disant que Dieu n'avait d'autre but que celui d'éprouver le bon vouloir de Christ pour endurer l'épreuve.

Satan lui dit qu'il devait poser les pieds dans le sentier de l'épreuve, mais ne pas y marcher; que, comme Abraham, il était éprouvé afin qu'il montrât son obéissance parfaite. Il se dit être l'ange qui avait arrêté la main d'Abraham, lorsque le couteau était levé pour immoler Isaac, et qu'il était maintenant venu pour sauver la vie du Fils de Dieu, pour le délivrer d'une mort cruelle des horreurs de la faim, et lui aider dans le grand plan du salut.

De nos jours, Satan trompe un grand nombre de personnes de la même manière qu'il essaya de tromper Christ, en se disant envoyé du ciel pour faire une bonne œuvre en faveur de l'humanité. Et les masses sont tellement aveuglées par ses sophismes qu'elles ne peuvent point discerner son vrai caractère et elles l'honorent comme étant un messager de Dieu, tandis qu'il travaille à leur ruine éternelle.

Mais Christ se détourna de ces tentations artificieuses, et resta ferme dans son but d'accomplir les desseins de Dieu. Déjoué sur un point, Satan essaya alors d'un autre expédient. Croyant toujours que le caractère angélique qu'il avait revêtu suffisait pour cacher son véritable caractère il feignit de douter de la divinité de Christ, à cause de son visage amaigri et des circonstances défavorables dont il était entouré.

En prenant sur lui la nature de l'homme, l'apparence extérieure de Christ était inférieure à celle des anges du ciel, mais c'était une des humiliations nécessaires qu'il accepta volontairement lorsqu'il devint le Rédempteur de l'homme. Satan le pria avec instances que, s'il était le Fils de Dieu, il lui donnât quelque preuve de son caractère élevé. Il suggéra l'idée que Dieu ne laisserait pas son Fils dans un état si déplorable. Il déclara que l'un des anges célestes avait été exilé sur la terre, et que l'apparence extérieure de Christ indiquait qu'au lieu d'être le Roi du ciel, il était cet ange déchu. Revêtu de lumière et de force il attira l'attention de Jésus sur sa magnificence extérieure mettant en contraste d'une manière insultante l'aspect misérable de Christ avec sa propre gloire.

Satan prétendit avoir une autorité du ciel pour exiger de Christ, des preuves qu'il était le Fils de Dieu. Il l'insulta en lui disant qu'il était un bien pauvre représentant des anges, et qu'il était bien moins encore leur supérieur savoir, le roi, reçu dans les parvis royaux et il lui insinua que son apparence extérieure indiquait qu'il était abandonné de Dieu et de l'homme. Il déclara que s'il était le Fils de Dieu, il était égal à Dieu et qu'il devait le prouver en opérant un miracle pour satisfaire sa faim. Ensuite il le pressa vivement de changer les pierres en pain, et déclara que s'il faisait cela il reconnaîtrait sa supériorité, et que le différend qui existait entre eux serait terminé.

E. G. WHITE.

DIALOGUE

ENTRE UN ANTINOMIEN ET SON AMI.

L'ANTINOMIEN.—Bonne rencontre, mon ami, je suis bien aise de vous voir, mais je suis peiné d'apprendre que vous avez changé de religion.

L'AMI.—Changé de religion! Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'Ant.—Mais vous croyiez une fois que nous sommes sauvés par la foi.

L'A.—Sans doute et je le crois encore.

L'Ant.—Alors croyez-vous que l'œuvre entière du salut de l'homme a été accomplie par Jésus-Christ, sur la croix?

L'A.—Je crois que par une seule offrande, il a fait propitiation pour les péchés de tout le monde.

L'Ant.—Mais croyez-vous que lorsque le sang de Christ a coulé, nos péchés ont disparu pour toujours?

L'A.—A dire vrai, je ne comprends pas bien cela.

L'Ant.—Non! vraiment, mais lorsque Christ était sur la croix, n'a-t-il pas ôté nos péchés, n'y a-t-il pas mis fin, ne les a-t-il pas effacés et entièrement détruits pour toujours?

L'A.—Il a sûrement payé notre dette; c'est pourquoi tous ceux qui croient réellement en lui sont maintenant sauvés de leurs péchés; et s'ils persévèrent jusqu'à la fin, ils seront sauvés éternellement. Est-ce là ce que vous voulez dire?

L'Ant.—Je veux dire qu'à la croix il a guéri nos blessures, ôté nos péchés, qu'il y a mis fin, et les a entièrement détruits.

L'A.—A-t-il donc guéri la blessure avant qu'elle fût faite, et a-t-il mis fin à nos péchés avant qu'ils fussent commis? C'est une absurdité si palpable que je ne puis concevoir comment vous pouvez l'accepter.

L'Ant.—Je pensais bien que vous en viendriez à votre «raisonnement charnel.» Mais qu'est-ce que la foi a à faire avec le raisonnement?

L'A.—Ne lisez-vous jamais la Bible? Dieu lui-même ne dit-il pas aux pécheurs: «Venez maintenant et raisonnons ensemble?» Es. 1:18. Trad. Angl. Notre Seigneur ne raisonna-t-il pas continuellement avec les Scribes et les Pharisiens; St. Pierre avec les Juifs (Actes 2:14); et St Paul ne raisonna-t-il pas, et avec les Juifs, et avec les Gentils? Une grande partie de ses épîtres, soit aux Romains, soit aux Galates, et la plus grande partie de l'épître aux Hébreux ne sont-elles pas une chaîne complète de raisonnements?

L'Ant.—Vous pouvez faire ce qu'il vous plaît, mais moi, je ne raisonne pas; je crois.

L'A.—Moi, je crois et je raisonne aussi, car je trouve que la foi et le raisonnement n'ont rien d'incompatible. Et je ne pourrais pas davantage m'arracher les yeux pour conserver ma foi que mettre de côté ma raison.

L'Ant.—Mais les hommes ne mésusent-ils pas continuellement de leur raison? C'est pourquoi il vaut mieux la laisser entièrement de côté.

L'A.—Voilà, maintenant vous faites la chose même que vous condamnez. Et ce n'est pas étonnant, car sans raisonnement, il est impossible de prouver ou de réfuter quoi que ce soit.

L'Ant.—Mais pouvez-vous nier ce fait? Les hommes ne mésusent-ils pas continuellement de leur raison?

L'A.—C'est vrai, je ne nie pas le fait, mais je n'accepte point la conclusion que vous en tirez. Car si nous devons mettre de côté tout ce dont les hommes mésusent continuellement, il nous faudra mettre de côté la Bible même, et la nourriture et le breuvage aussi.

L'Ant.—Bien, mais venez-en au but. Quel est le fondement de votre justification et de votre salut?

L'A.—Les mérites de Christ seuls sont le fondement de ma justification et de mon salut, et ses mérites m'appartiennent si je crois en vérité qu'il m'a aimé et s'est donné pour moi.

L'Ant.—*Si!* de cette manière vous rendez le salut conditionnel!

L'A.—Et vous, ne le faites-vous pas? Autrement vous faites Dieu menteur; car voici ses paroles exactes; «Celui qui croit en lui ne sera point condamné; mais celui qui ne croit point est déjà condamné.» Qu'est-ce que cela signifie, sinon: Si tu crois (il y a une condition) tu seras sauvé?

L'Ant.—Mais je n'aime pas ce mot, *condition*.

L'A.—Alors trouvez-en un meilleur, et nous mettrons celui-là de côté.

L'Ant.—Néanmoins j'insiste sur ceci, savoir, qu'il n'est exigé rien d'autre que la foi pour obtenir la justification et le salut.

L'A.—Que voulez-vous dire par ces mots: *Il n'est exigé rien d'autre?*

L'Ant.—Je veux dire qu'il n'y a qu'un seul devoir, celui de croire. On ne doit rien faire, que d'être attentif à la voix du Seigneur. Les portes du ciel sont fermées pour ceux qui font des œuvres; et elles sont ouvertes aux croyants. Si nous ne faisons rien pour obtenir le ciel, nous faisons tout ce que Dieu demande.

L'A.—Voulez-vous dire réellement que nous ne devons rien faire d'autre que croire pour obtenir le salut final?

L'Ant.—N'est-ce pas ce que je vous dis? Croire avec certitude que Christ a souffert la mort pour nous, est suffisant; nous n'avons pas besoin d'autre chose. Nous sommes justifiés en nous soumettant dans nos jugements à la vérité de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il n'est pas nécessaire qu'un homme fasse des œuvres pour être justifié ou sauvé. Dieu n'exige pas que tu fasses quoi que ce soit, pour être sauvé ou justifié. La loi te met à l'œuvre; mais l'Evangile requiert que tu ne fasses rien du tout. Les œuvres sont non-seulement non exigées, mais elles sont aussi proscrites. Dieu nous défend de travailler pour notre justification. Et lorsque l'apôtre Paul presse les hommes de croire, c'est tout comme s'il leur disait de ne pas travailler.

L'A.—Permettons à Paul de répondre pour lui-même. Dans le vingt-sixième chapitre des Actes des Apôtres, il raconte comment Notre Seigneur l'envoya vers les Gentils «pour ouvrir leurs yeux, ... afin qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés.» Versets 17, 18. «Ainsi, dit-il, je ne résistai point à la vision céleste. Mais je prêchai aux Gentils qu'ils se repentissent et qu'ils se convertissent à Dieu, en faisant des œuvres convenables à la repentance.» Remarquez: Il obéit à la vision céleste, en enseignant aux Gentils, avant qu'ils fussent justifiés, avant qu'ils eussent reçu le pardon de leurs péchés, de «se repentir et de faire des œuvres convenables à la repentance.» Tout en les pressant de croire, il était bien loin de leur dire de ne pas travailler.

L'Ant.—Vous êtes revenu de nouveau à votre raisonnement charnel.

L'A.—*Raisonnement charnel*, je m'aperçois que ces mots sont une expression choisie, que vous employez quand vous ne savez que dire. Mais je n'ai pas encore fini mon sujet. Paul prêcha-t-il en effet à ces païens selon l'instruction qui lui avait été donnée du ciel, ou ne leur prêcha-t-il pas?

L'Ant.—Sans doute il le fit; autrement il aurait désobéi à la vision céleste.

L'A.—Comment donc pouvez-vous dire qu'un ministre de Christ ne devrait prêcher autre chose que «Crois, crois?» et que, dire aux hommes de faire quelque chose, c'est prêcher la loi? Ici ne condamnez-vous pas, non-seulement le grand apôtre, mais encore Celui qui l'a envoyé et lui a commandé de prêcher ainsi?

L'Ant.—Mais, sûrement, vous ne voudriez pas nous placer sous la loi?

L'A.—Je crains que vous ne sachiez pas ce que signifie cette expression St. Paul l'emploie trois fois dans son épître aux Romains; cinq fois dans l'épître aux Galates, et dans un passage de sa première épître aux Corinthiens, où il déclare dans quel sens il était lui-même «sous la loi,» et dans quel sens il n'y était pas. «Avec ceux qui sont sous la loi,» (qui s'attachent encore à toute la dispensation judaïque) «comme si j'eusse été sous la loi,» (Je me conformai à leurs cérémonies), «afin de gagner ceux qui sont sous la loi: avec ceux qui sont sans la loi,» (avec les Gentils, ou les païens), «comme si j'eusse été sans la loi; (quoique je ne sois point sans la loi à l'égard de Dieu, puisque je suis sous la loi de Christ).» 1 Cor. 9:20, 21. Il est donc évident que l'apôtre était «sous la loi de Christ,» quoiqu'il ne fût point sous la loi des cérémonies.

L'Ant.—Mais St. Paul ne dit-il pas aux croyants à Rome: «Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce.?»

L'A.—Oui, et voici ce qu'il veut dire: Vous n'êtes pas sous la dispensation judaïque, mais sous la dispensation chrétienne de la grâce. C'est aussi ce qu'il veut dire dans le verset suivant: «Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.»

L'Ant.—Mais que veut-il dire lorsqu'il dit aux Galates: «Or, avant que la foi vînt, nous étions comme renfermés sous la garde de la loi.»?

L'A.—Sans doute il veut dire que nous étions renfermés sous la dispensation judaïque, jusqu'à ce que nous ayons cru en Christ, Gal. 3:19. C'est pourquoi nous lisons dans le chapitre suivant: «Mais lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils . . . . assujetti à la loi» (la dispensation judaïque), «afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et afin que nous reçussions l'adoption des enfants;» versets 4, 5; afin que nous servions Dieu sans crainte dans la justice et la sainteté, avec un esprit de liberté, de confiance et d'amour.

L'Ant.—Vous ne pouvez pas me convaincre de cela; je suis bien au clair à cet égard. La loi des œuvres (la loi morale comme vous l'appelez), n'est rien pour moi. Pour obéir aux exigences de la loi, personne n'est obligé de faire un seul pas, de donner un centime. Car qu'est-ce que notre Seigneur fit de la loi? Il l'abolit.

L'A.—Toutefois, ne devons-nous pas, lorsque nous avons cru en lui, obéir à tous les commandements de Christ?

L'Ant.—Obéir! loi! œuvres! commandements! Oh, quelle légalité se trouve dans votre esprit! Ainsi je pense que votre bonheur s'évanouit, lorsque vous n'êtes pas sûr d'avoir gardé tous les commandements de Christ! tandis que l'homme spirituel au contraire contemple la grâce justifiante en croyant, sans son obéissance à des commandements pour le culte extérieur ou pour de bonnes œuvres.

L'A.—Mais comment cela s'accorde-t-il avec de nombreux passages de l'Ecriture? et surtout avec ces paroles de notre Seigneur: «Ne pensez point que je sois venu abolir la loi ou les prophètes; je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir. Car je vous dis, en vérité, que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse,

jusqu'à un seul iota, et à un seul trait de lettre Celui donc qui aura violé l'un de ces plus petits commandements, et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux.» Matth. 5 : 17. etc.

L'Ant.—Je vous dis ouvertement que je ne veux pas raisonner.

L'A.—Cela signifie: «Je ne veux pas être convaincu; j'aime mieux les ténèbres que la lumière.»

L'Ant.—Non, c'est vous qui êtes dans les ténèbres. J'y étais aussi il y a quelques semaines, mais maintenant mes yeux sont ouverts. Je vois ma liberté; maintenant je suis affranchi. J'ai été assez longtemps dans l'esclavage.

L'A.—De quoi êtes-vous affranchi?

L'Ant.—Du péché, de l'enfer, du diable et de la loi.

L'A.—Vous prêchez la loi en bonne société, vraiment. Mais comment avez-vous été affranchi de la loi?

L'Ant.—Christ m'en a affranchi.

L'A.—Quoi! de sa propre loi? Je vous en prie, pourriez-vous me montrer où cela est écrit?

L'Ant.—Ici, dans Galates 3 : 13: «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous.»

L'A.—Qu'est-ce que ces paroles ont à faire avec votre sujet? Ce passage me dit «que Christ nous a rachetés» (tous ceux qui croient) de la «malédiction ou du châtiment, justement dû à nos transgressions passées de la loi de Dieu. Mais il ne dit pas du tout qu'il nous ait rachetés de la loi, pas plus que de l'amour du ciel. Mais qu'entendez-vous par esclavage?

L'Ant.—Mais c'est l'esclavage à la loi.

L'A.—Vous n'avez aucune autorité de l'Ecriture pour soutenir cela. L'esclavage à la crainte, l'esclavage au péché, et l'esclavage à la loi cérémonielle de Moïse sont mentionnés dans la Bible. Mais selon le sens que vous donnez à ce mot, tous les anges du ciel seraient dans l'esclavage.—*Extrait des œuvres de John Wesley.*

(A suivre.)

Si nous ne pouvons pas aller à Dieu avec un cœur brisé, allons à lui pour lui en demander un.

A LA JEUNESSE.

LE MIRAGE DE LA VIE.

L'HOMME SPIRITUEL ET PLAISANT.

Le sujet que nous choisirons aujourd'hui pour illustrer le Mirage de la vie, sera l'Homme d'Esprit. Ici, au moins, on peut supposer que l'on doit être heureux dans la recherche du bonheur. On peut croire que ceux qui égaient tant les autres, et qui traitent la vie comme si elle était une plaisanterie ont eux-mêmes découvert le véritable secret de la jouissance. Toutefois il en est bien différemment. Il y a une gaité au milieu de laquelle le cœur est triste, et un rire dont la fin est l'ennui. Ce n'est pas qu'il y ait quelque chose de coupable dans la gaité, ni qu'elle ne soit pas une qualité qui peut être utile si elle est employée pour le bien: mais lorsqu'elle n'est pas sanctifiée, elle est comme une source de malheur; elle n'est qu'une déception et un Mirage. Cervantès, lorsque l'Espagne entière s'égayait des saillies spirituelles de sa plume, était accablé sous le poids d'une profonde mélancolie. Molière, le premier des écrivains comiques français, portait avec lui dans le cercle domestique une tristesse que la plus grande prospérité mondaine ne pouvait jamais dissiper. Samuel Foote, doué d'un esprit remarquable, mourut d'ennui au siècle dernier. D'Israéli raconte qu'un matin, rencontrant dans la boutique d'un libraire un homme crasseux, à l'air misérable, le portrait de la misère même, il fut étonné d'apprendre que c'était un homme qui divertissait toute la capitale par sa gaité spirituelle. Chacun connaît bien l'anecdote d'un médecin recommandant à un homme qui, accablé par la mélancolie, dépérissait rapidement, d'assister pour se guérir, aux représentations données par un acteur comique très-célèbre. Jugez de la surprise du médecin lorsqu'il apprit que son malade était lui-même l'acteur en question. THÉODORE HOOK ou *l'Homme d'Esprit* présente un exemple moderne encore plus frappant du peu de satisfaction que donne une vie de frivolité. C'est de ce personnage dont nous parlerons aujourd'hui.

Il était fils d'un compositeur de musique, assez éminent dans son temps. Par la mort il fut privé de bonne heure de l'éducation de sa mère, circonstance à laquelle on peut attribuer une grande partie des malheurs de sa carrière future. Un soir, en rentrant chez lui, il fut grandement étonné de voir son fils, alors simple enfant, produire deux ballades, qu'il avait lui-même composées avec la musique appropriée aux paroles, l'une plaintive, l'autre pleine d'esprit. Ces pronostics de sa grandeur future furent confirmés par les événements. A seize ans, âge auquel les autres jeunes gens quittent l'école, ses compositions dramatiques lui procuraient déjà un revenu considérable, et il jouissait d'une grande popularité. Son nom fut publié dans les journaux comme étant celui du jeune homme de génie, on exposa son portrait et il fut librement admis dans les lieux d'amusements publics. Plus d'un jeune homme de notre temps aurait envié sa position comme offrant tout ce qu'il y a de désirable. La vie s'ouvrait devant lui comme un vaste océan uni, et, enivré par le succès, il y lança audacieusement sa barque. La jeunesse se tint à la proue, la gaité orienta les voiles, la folie se mit au gouvernail, tandis que, sur l'étendard qui flottait dans l'air étaient gravées ces paroles: «Jeune homme, réjouis-toi dans ton jeune âge, et que ton cœur te rende content aux jours de ta jeunesse, et marche comme ton cœur te mène, et selon le regard de tes yeux.»

A ce temps-là le goût des farces grossières s'était emparé des jeunes gens. On considérait comme marque d'un esprit généreux et viril d'arracher les marteaux des portes, de tirer les cordons de sonnette, d'enlever les enseignes des marchands, et de renverser les guérites des sentinelles endormies. Hook se plongea dans cette sorte d'amusements; il avait un musée privé rempli de sonnettes, de marteaux de portes et d'enseignes dérobées. Il nous répugne presque de parler de ces honteuses folies; mais il est nécessaire que nous présentions les deux faces du tableau. Un jour un de ses amis lui désigna comme magnifique spécimen d'histoire naturelle pour son musée, un grand aigle nouvellement doré, qui venait d'être placé au-dessus du magasin d'un épicier. Quelques semaines plus tard, le même ami se trouvant à dîner chez Hook, ce dernier, vers la fin du repas, commanda «qu'on servît le gibier.» Aussitôt, et au grand étonnement du visiteur, le domestique entra, chancelant sous le poids d'un plat d'une dimension extraordinaire, contenant l'aigle en question que Hook avait trouvé moyen d'emporter. Telles étaient les frivolités méprisables auxquelles l'homme d'esprit passa la fleur de son âge.

Au nombre des talents qui le distinguaient, on pouvait placer celui d'improviser de la poésie. Invité à dîner, il pouvait sans préparation composer sur chaque personne présente un verset de poésie spirituellement adaptée à chacune d'elles. L'orateur Sheridan, ayant été présent dans une de ces occasions déclara qu'il n'aurait pu imaginer l'existence d'un tel talent s'il ne l'avait entendu lui-même.

Hook avait une telle confiance dans son talent que, passant un jour avec un ami, devant une maison dans laquelle une société nombreuse était réunie pour un grand dîner, il entreprit de se joindre aux convives, bien qu'il fût complètement inconnu au maître de la maison et à ses hôtes. En conséquence, il chargea son ami de venir le chercher dans cette maison à dix heures. Il frappa donc à la porte, et avec assurance donna son chapeau au domestique, puis il fut introduit dans le salon. En entrant il feignit de découvrir son erreur pour la première fois et répandit un tel torrent de saillies spirituelles, que, ainsi qu'il s'y était attendu, l'hôte, sans même connaître son nom, l'invita à dîner. Lorsque son ami, Mr. Terry, passa, ignorant s'il le trouverait dans cette maison ou dans la prison voisine; il fut étonné, en entrant au salon, de voir l'homme d'esprit assis au piano, faisant de la poésie improvisée. Apercevant son ami, il eut l'habileté de composer sur-le-champ un impromptu dans lequel il félicitait ses hôtes de leur bonne réception, et annonçait à la société son nom et celui de son ami.

La renommée de l'homme d'esprit parvint jusqu'à la royauté. Le prince régnant fut si enchanté de lui qu'il lui donna l'office de trésorier dans l'île Maurice, avec un salaire de 2,000 livres sterling (fr. 50,000) par an. Là, Hook s'abandonna à tous les plaisirs. «Cette île, écrivait-il à ses amis, est un pays féerique. La tiédeur de l'air, la légèreté de l'atmosphère, la gaité du lieu, tout est combiné pour le rendre attrayant. Chaque heure nouvelle semble plus agréable que la précédente.» Hook était alors au faîte de la gloire. Riche, populaire, plein d'esprit, et possédant de nombreux amis, il avait sûrement trouvé le secret du bonheur! Hélas! il n'avait suivi que le Mirage.

Les affaires et le plaisir, dans le sens que les gens du monde attachent à ce dernier mot, sont rarement compatibles. Un déficit de 12,000 livres sterling (fr. 300,000) résultat non de fraude, mais de grande négligence, fut découvert dans le trésor. Hook fut subitement arrêté pour dettes, et envoyé en Angleterre, dépouillé de tous ses honneurs et laissé sans ressource. Heureux encore si ce coup terrible l'avait réveillé dans son rêve de folie, mais hélas! à peine une illusion était-elle passée qu'elle était remplacée par une autre. Par sa plume, il acheva sa grandeur littéraire, et se procura un revenu de 4,000 livres sterling (fr. 100,000). Assis de nouveau à la table des grands de ce monde, il devint comme auparavant la vie de toutes les sociétés. Son génie versificateur brilla d'un éclat plus vif que jamais, et il était admiré de tous. Toutefois, au milieu même de sa gaité, il avait le cœur triste. Quittant le brillant salon, il se retirait parfois dans son appartement solitaire, et là, l'esprit fatigué, il essayait d'écrire quelque ouvrage d'esprit pour gagner quelque argent, mettant son imagination à la torture comme quelqu'un l'a judicieusement fait observer, tâchant de produire quelque chose empreint de gaîté, tandis que son cœur était profondément angoissé. «Nous pouvons essayer, dit quelqu'un qui paraît l'avoir connu intimement, d'ajouter comme exemple, la description nullement exagérée d'une de ces journées remplies d'agitation et de fatigues excessives, dans lesquelles Hook consuma prématurément son énergie, apparemment si forte: Un déjeûner à une heure avancée, l'esprit harassé par les efforts de la veille, et de plus abattu par des difficultés pécuniaires; grandement en retard de son travail littéraire, il renvoie son repas sans le goûter, et pendant les cinq ou six heures suivantes, met en activité toutes les facultés de son esprit pour traiter bien son sujet; ensuite il descend précipitamment en ville où il se rend d'abord dans un club, où il est le centre d'un cercle qui l'admire; là ses facultés intellectuelles sont de nouveau tendues et soutenues par des moyens artificiels. Dans une autre société, le même ordre de choses se répète. Dans un troisième club, un vote ou une réunion générale a lieu, puis il prend une côtelette de mouton dans la chambre du comité, ensuite un verre ou deux d'eau-de-vie avec de l'eau, et ainsi de suite. Ensuite il part pour se rendre à quelque banquet seigneurial où le feu de son esprit doit être de nouveau attisé, et entretenu par une nouvelle provision de puissants stimulants. Lady A. n'a jamais entendu un seul de ses délicieux impromptus, le piano est là; de nouveaux efforts d'imagination, de mémoire et d'application sont nécessaires; tout le merveilleux mécanisme du cerveau est mis en action et tendu au plus haut point; des sourires et des applaudissements récompensent ses efforts, et peut-être on sollicite encore une chanson comme faveur spéciale . . . . Il se retire enfin, mais non pour se reposer, non pour rentrer chez lui. Quelque gai compagnon, avant de le quitter, lui propose de passer une demi-heure à Crockford. Cette demi-heure est quadruplée et l'excitation de la première partie de la soirée n'est rien comparée à celle qui suit. Lorsqu'enfin il arrive chez lui, la réaction est complète; et dans un état d'entier abattement physique et moral, il pose la tête sur son oreiller pour recommencer le lendemain le même train de vie.»

Telle était la vie de l'homme d'esprit et de gaîté. Hook a laissé un journal, dont quelques extraits ont paru dans le *Quarterly Review*, il y a quelques années. C'est une description déchirante de la misère splendide de la vie d'un homme qui, tout en passant dans l'esprit du monde comme étant plein de gaîté, était en réalité fort misérable. Un court extrait de ce journal suffira: «Aujourd'hui, contre mon goût, je me force à écrire. L'ennui et l'abattement qui sont si souvent ma portion m'ont saisi, et je n'ai pu sortir. Non, non, ma place est dans la tombe. Si au moins mes pauvres enfants étaient heureux, je ne me soucierais de rien. . . . Une nouvelle année s'ouvre devant moi avec un immense fardeau de dettes et beaucoup d'embarras. Je souffre d'un abattement continuel dont personne de ceux qui me voient en société ne se douterait.»

Toutefois la fin de la carrière de l'homme d'esprit approchait. Un jour qu'il se trouvait à un grand dîner, chacun fut frappé de sa pâleur mortelle. Se tournant vers une glace, il s'écria: «Ah! je vois ce que c'est. J'ai l'air précisément de ce que je suis, usé d'esprit, de corps, et ruiné.» En rentrant chez lui il se mit au lit. Un ami passant un jour pour le voir le trouva en négligé. «Vous me voyez, dit-il, toutes mes frisures, et mes atours m'ont quitté pour toujours, et me voilà maintenant un vieillard à tête grise.» Il mourut quelques semaines plus tard.

Telle fut la fin de l'homme plaisant et spirituel. Ses nobles facultés avaient été consacrées au service du monde. Il avait recherché la gaîté et la folie comme étant le premier but de sa vie. Oh! avec quelle amertume n'éprouva-t-il pas que ces choses-là n'étaient qu'un Mirage.

„Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont l'issue sont les voies de la mort. Même en riant le cœur sera triste, et la joie finit par l'ennui.“ Prov. 14 : 12, 13.

NOS HABITUDES.

En accomplissant régulièrement nos différentes occupations chaque jour à des heures fixes, en exerçant fréquemment la bienfaisance, en occupant le temps que nous laissent nos occupations à la méditation et la prière, nous fermons la porte aux attaques de l'impiété, de la profanation et de la présomption, et nous formons un caractère de fermeté dans le bien.

Par des habitudes de régularité dans notre manière de vivre, dans notre travail, dans nos exercices de piété, nous prévenons le danger et nous nous armons contre les dards enflammés de l'ennemi.

Des habitudes d'irrégularité et de négligence, dans n'importe laquelle de ces choses sont autant de portes par lesquelles Satan entre, pour séduire ceux qui sont mal affermis, parce qu'ils n'ont pas fait provision pour résister au tentateur, mais, par leur négligence, ils lui ont donné entrée dans leurs cœurs. JOS. CLARKE.

Ecole du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON VI.

BÉNÉDICTIONS PROMISES A L'OBÉISSANCE, ET AVERTISSEMENTS CONTRE LA DÉSOBÉISSANCE.

1. QUEL commandement d'une vaste signification est donné dans le chapitre sixième du Deutéronome. Récitez les versets 4, 5.

2. Comment les enfants d'Israël devaient-ils chérir ces paroles? Récitez le verset 6.

3. Comment devaient-ils les inculquer à leur propre esprit et à l'esprit de leurs enfants? Versets 7–9.

4. Quels avertissements leur fut-il donné? Versets 10–15.

5. Quelles explications devaient-ils donner à leurs enfants? Versets 20–25.

6. Qu'est-ce que l'Eternel leur proposa? Deut. 11 : 26–28.

7. De quel lieu les bénédictions et les malédictions devaient-elles être prononcées? Versets 29, 30; chap. 27 : 12, 13.

8. Récitez Deut. 28 : 1.

9. Quelles sont les principales bénédictions énumérées dans les versets suivants?

10. Récitez le verset 15.

11. Quelles sont les principales malédictions énumérées dans les versets suivants?

12. Quel est l'avertissement donné dans le chapitre huit? Versets 11–17.

13. Qui est-ce qui donne la force pour acquérir des biens? Verset 18.

LEÇON VII.

JOSUÉ; LES JUGES; SAMUEL; SAÜL.

1. Pendant combien de temps les enfants d'Israël continuèrent-ils à prendre garde aux instructions qui leur furent données? Juges 2 : 7.

2. Quelle alliance solennelle traitèrent-ils avant la mort de Josué? Josué 24 : 14–28.

3. Que firent-ils après la mort de Josué? Juges 2 : 11–13.

4. Quelles furent les conséquences de leur conduite? Versets 14, 15.

5. Qu'est-ce que l'Eternel fit pour eux, même après qu'ils se furent si méchamment rebellés contre lui? Versets 16, 18.

6. Quelle était la conduite du peuple? Versets 17, 19.

7. Pendant combien de temps le peuple fut-il ainsi gouverné par des juges. Rép. Pendant quatre cents ans.

8. Qui fut leur dernier juge? 1 Sam. 7 : 15; 8 : 1, 2.

9. Qu'est-ce que le peuple désira alors? Versets 4, 5.

10. Qu'éprouva Samuel lorsque le peuple lui fit sa requête? Verset 6.

11. De quelle manière l'Eternel considéra-t-il cette demande du peuple? Versets 7, 8.

12. Quel fut le premier roi d'Israël?

G. H. BELL.

LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), JUILLET 1879.

LA LOI DE DIEU.

ELLE ne peut jamais être en harmonie avec l'esprit charnel. Ce sont deux mortels antagonistes. La loi détend tout ce qui est mal, l'esprit charnel est mauvais et fait le mal continuellement, et pour cette raison, ne peut jamais être sujet à la loi de Dieu. La loi ne peut tolérer le péché; l'esprit charnel ne peut faire que des actions coupables. Ainsi l'œuvre de la loi en prenant possession du cœur est intimement liée à celle de la destruction de l'esprit charnel. En effet, l'œuvre de la conversion est celle d'ôter l'esprit charnel et de soumettre le cœur à la loi de Dieu. C'est ce changement qui rendra l'homme tout entier sujet à Dieu.

J. N. A.

LA PATIENCE.

«POSSÉDEZ vos âmes par votre patience.» Il n'y a rien de plus insensé que de manifester un esprit de murmure. Si nous pouvions croire pleinement que Dieu permet que nous soyons affligés, afin de nous enseigner la patience, nous comprendrions que ce ne sont pas les épreuves elles-mêmes qui devraient nous attrister, mais que c'est le peu de patience que nous manifestons qui oblige le Seigneur à permettre que nous soyons ainsi éprouvés. Nous n'avons qu'à veiller sur nous-mêmes. Lorsque nous aurons appris la soumission et la patience, nos afflictions seront enlevées. Le but pour lequel elles ont été envoyées sera accompli. C'est une opération douloureuse que celle de mourir à nous-mêmes, mais elle vaut la peine d'être faite. Oh! ne cherchons pas à éviter la crucifixion nécessaire de notre chair!

J. N. A.

L'ŒIL QUI NE DORT JAMAIS.

BEAUCOUP de personnes connaissent parfaitement l'histoire d'un illustre prisonnier étroitement surveillé pendant sa captivité. Ses gardes avaient ordre de le regarder continuellement par une petite ouverture pratiquée dans la porte de son donjon. Les gardes étaient souvent changés, mais cet œil brillant était toujours là. Qu'il dormît ou qu'il s'éveillât il était toujours fixé sur lui. Et au bout de quelque temps, nous raconte-t-il, cette circonstance devint pour lui ce qu'il trouvait le plus dur à supporter dans son emprisonnement. Ce n'était point un œil ami, ce qui aggravait encore son tourment. Bien des prisonniers se sont échappés de leurs liens, même lorsque des murs massifs et des barres de fer semblaient les retenir. Un plus grand nombre encore ont charmé les longues heures de leur solitude en méditant sur la possibilité de s'échapper. Mais ici il était impossible qu'il pût se livrer à de telles pensées. Il ne pouvait échapper un seul instant au regard de cet œil toujours ouvert. Le moindre mouvement qui aurait pu éveiller le moindre soupçon aurait été une raison suffisante pour faire ajouter aux rigueurs de sa captivité. Oh! que n'aurait-il pas donné pour pouvoir se soustraire une demi-heure à la présence de cet œil toujours fixé sur lui! Mais les mois et les années se succédaient et les gardes étaient toujours là.

Mais un autre œil, tout aussi vigilant, était aussi continuellement fixé sur le prisonnier. Sans doute il y pensait rarement, cependant cet œil n'en était pas moins toujours là. Il voyait bien plus loin que celui du soldat. Il contemplait continuellement l'homme réel, l'intérieur de son cœur et de ses pensées les plus intimes. Les gardes ne pouvaient voir que l'extérieur. Les soldats et ceux dont ils représentaient le pouvoir ne pouvaient que tuer le corps, mais Celui qui voit tout avait le pouvoir de jeter l'âme et le corps dans la géhenne.

Nous ne pouvons trop souvent penser à cet œil qui ne dort jamais, et qui est toujours fixé sur nous. «Tu m'environnes, soit que je marche, soit que je m'arrête, et tu as une parfaite connaissance de toutes mes voies.» Cette pensée est terrible pour le méchant, mais elle est des plus précieuses pour ceux qui aiment Dieu. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri.» «Celui qui garde Israël ne sommeillera point et ne s'endormira point.»

Mais cet œil est strict à prendre note de l'iniquité. Nous pouvons cacher nos péchés aux yeux de nos semblables, mais non aux yeux de Dieu. Toutefois, combien est précieuse la pensée que nous pouvons venir à Jésus et laver tous nos péchés dans son sang précieux, de sorte que nous pouvons ensuite être agréables aux yeux de Dieu. Il nous verra sans tache et irréprehensibles; parce qu'il nous verra en son Fils. Hâtez-vous d'aller à cette fontaine ouverte pendant que l'occasion vous en est encore offerte. Comment pouvez-vous refuser d'être lavés dans ce sang précieux.

J. N. A.

FAITES BIEN TOUT CE QUE VOUS FAITES.

SI vous avez quelque chose à faire, faites-le bien. Réfléchissez avant de commencer, et faites-le aussi bien que possible. Faites-le comme si c'était la seule chose que vous ayez à faire pendant toute votre vie, et comme si tout en dépendait; alors votre ouvrage sera bien fait, et il vous procurera une véritable satisfaction. Souvent beaucoup dépend de la manière dont des devoirs apparemment triviaux sont remplis. Faites bien tout ce que vous faites et vous verrez que cela contribuera à votre bonheur et à celui des personnes avec qui vous êtes en rapport.»—*Signs of the Times.*

FAITES DES HEUREUX.

AVEZ-VOUS fait des heureux aujourd'hui? Combien votre repos sera doux! Combien votre sommeil sera rafraîchissant! Il n'existe pas dans le monde entier de douceur plus grande que celle de consoler les affligés et de faire pénétrer un rayon de joie dans le cœur abattu. Partout nous rencontrons des enfants de douleur. Il ne s'écoule pas un instant que des larmes ne soient versées, que de profonds soupirs ne s'échappent de poitrines oppressées, et cependant combien de ces tristesses ne causons-nous pas par notre propre insouciance! Combien de filles brisent le cœur d'une tendre mère par leur dureté et leur ingratitude! combien d'époux par une seule parole ont assombri les heures de toute une journée, et fait naître bien des pensées malveillantes. Combien d'épouses par des accusations et des paroles de reproche se sont aliéné des cœurs aimants et les ont remplis d'amertume! Combien de frères et de sœurs ne se rencontrent que pour se contrarier et se fâcher, faisant ainsi des plaies qu'aucun pouvoir humain ne peut fermer. Ah! si chaque jour chacun agissait selon cette maxime;—«Tâchez de rendre quelqu'un heureux aujourd'hui!» La jalousie, la vengeance, la folie et la haine, avec toute leur suite de maux, disparaîtraient pour toujours de la terre.

LA SOUMISSION.

ON supporte facilement les épreuves qui ne nous atteignent pas. Mr. Peabody rentrait un jour de la promenade. Sa femme lui dit: «J'ai pensé à notre position et je me suis décidée à être soumise et patiente.»

—«Ah! dit-il, c'est une bonne résolution; voyons ce à quoi nous avons à nous soumettre: Je vais faire une liste de nos épreuves. Premièrement nous avons une habitation; nous nous soumettrons à cela. Deuxièmement, nous avons les conforts de la vie; nous nous soumettrons à cela. Troisièmement, nous avons la société l'un de l'autre. Quatrièmement, nous avons beaucoup d'amis. Cinquièmement, nous avons Dieu pour prendre soin de nous.»

—«Ah! dit-elle, c'est assez, je vous en prie arrêtez-vous, je ne parlerai plus de soumission.»

ORBE, VAUD, SUISSE.

JE suis maintenant sur le point de quitter Orbe où j'ai résidé pendant plus de neuf mois. J'ai consacré une grande partie de ce temps à enseigner les commandements de Dieu et la foi de Jésus dans cette localité et dans ses environs.

Malgré l'opposition que j'ai rencontrée de la part de ceux qui ne veulent pas recevoir le dernier message, je suis heureux de dire que j'ai trouvé à Orbe et dans ses environs de vrais amis de la vérité qui ont eu assez de courage pour se ranger du côté du Seigneur et de sa sainte loi, et quoiqu'ils aient à soutenir de l'opposition à cause de la vérité, ils se trouvent heureux dans le service de Dieu et ne regrettent point d'avoir choisi le chemin étroit.

Nous avons passé de doux moments ensemble. Nos petites réunions d'édification et de prières ont été des occasions spéciales dans lesquelles nous avons éprouvé la vérité des paroles du Ps. 133. Qu'à Dieu en soit toute la gloire.

Il m'en coûte de me séparer de ces chers amis; toutefois je continuerai de leur être utile en ce que je pourrai. Que le Seigneur leur aide dans le combat, et les bénisse dans leurs efforts.

J. ERTZENBERGER.

Orbe, Vaud, juin 1879.

SOUTHAMPTON, ANGLETERRE.

L'ŒUVRE avance continuellement dans les Iles Britanniques. Depuis mon dernier rapport, nous avons dressé notre tente dans laquelle nous avons maintenant tenu quarante-cinq réunions. Il a fait froid et pluvieux presque tout le temps, néanmoins nous avons eu une bonne audience. Beaucoup de personnes sont profondément intéressées dans les vérités qui sont annoncées, et plusieurs ont commencé d'observer le Sabbat.

Nous avons eu beaucoup de préjugés à vaincre. Ces préjugés ont été soulevés par de faux rapports qu'ont répandus des personnes qui ne savent pas ce qu'elles affirment, cependant, cela même a éveillé chez d'autres personnes le désir de venir aux réunions et de se rendre compte par elles-mêmes de la vérité. Lorsque ceux qui sont sincères viennent nous entendre, ils deviennent intéressés à la vérité.

Notre courage est bon, car la cause est de Dieu. C'est à nous à semer, et à attendre que Dieu donne l'accroissement. La semaine dernière, nous avons été grandement réjouis d'apprendre des nouvelles de quelques personnes qui ont reçu la vérité, seulement en lisant les publications qui leur ont été envoyées par la poste.

J. L. LOUGHBOROUGH.

4 juillet 1879

EFFORTS PERSONNELS.

UN grand nombre d'entre nous sont désireux de faire de grandes choses pour le Seigneur, mais très-peu de personnes sont disposées à faire de petites choses. L'important discours sur la régénération fut prêché par notre Sauveur à un seul homme. Il y en a beaucoup qui veulent prêcher à des multitudes, mais qui ne veulent pas prendre place à côté d'une seule personne pour lui parler du Sauveur. Il faut que nous arrivions à faire des efforts personnels; à tâcher d'amener les âmes une à une au Fils de Dieu. Nous ne pouvons trouver un meilleur exemple de ce genre de renoncement que dans la vie de Christ lui-même. Voyez-le sur le bord du puits de Samarie, parlant à une femme seule. Il était exténué de fatigue, toutefois il eut le temps et le désir de prêcher à cette pauvre femme. Nous pouvons tirer une précieuse leçon de cette circonstance, qui n'est qu'un des nombreux exemples de la vie du Maître.

Si le Fils de Dieu avait le temps de prêcher à une seule âme, chacun de nous ne peut-il pas faire de même? Considérez l'œuvre de Joseph Wesley. Le monde ne vit jamais cent hommes comme lui vivant en même temps. La difficulté est que nous craignons de parler aux hommes concernant leurs âmes. Demandons à Dieu la grâce de vaincre cet esprit qui nous porte à la crainte de l'homme.—*D. L. Moody.*

LA DURÉE DE L'ÉTERNITÉ.

L'ÉTERNITÉ est un mot solennel. L'esprit hésite à essayer d'en mesurer l'étendue qui est sans bornes. Ce n'est que par des comparaisons qu'il peut en concevoir une faible idée.

On a employé diverses figures pour donner à l'esprit quelque idée de cette durée illimitée. Nous essayerons d'en donner ici quelques-unes des plus saillantes.

1° En supposant qu'il s'évapore une goutte d'eau de l'océan tous les mille ans, combien s'écoulerait-il d'années avant que la dernière goutte ait disparu et que le lit de l'océan soit mis à sec? Quelque éloigné que doive être ce moment dans les siècles à venir, il ne serait néanmoins que le commencement de l'Eternité.

2° Supposons encore que le vaste globe sur lequel nous vivons soit composé de particules du sable le plus fin, et qu'une de ces particules disparaisse au bout de chaque million d'années, la période qui s'écoulerait avant que la dernière particule de notre planète ait disparu ne serait-elle pas d'une immensité inconcevable? Et toutefois, l'Eternité ne serait qu'à son aurore.

3° Supposons encore que quelque petit insecte, le plus ténu et invisible à l'œil nu, entreprenne de transporter notre globe par petites bouchées jusqu'à l'étoile la plus éloignée que Dieu ait placée dans le firmament. Il lui faudrait des centaines de millions de millions d'années pour faire un seul voyage. Cet insecte commence son entreprise sur la feuille d'un arbre, en prend sa petite charge, si petite que même à l'aide du microscope le plus perfectionné, l'œil ne peut apercevoir qu'elle ait été soustraite de cette feuille, et il se met en route. Il s'écoule des millions de millions d'années avant qu'il revienne chercher sa seconde charge. Oh! quel nombre interminable de siècles s'écouleraient avant que l'arbre entier soit enlevé! Quand la forêt serait-elle transportée? Et le globe? Cependant, même alors, l'Eternité n'aurait pas commencé!—*Good Health.*

AIMEZ-VOUS LA VENUE DU SEIGNEUR?

LE Nouveau Testament contient deux cent soixante chapitres. Dans ces chapitres la venue du Seigneur est mentionnée trois cent dix-huit fois. Il est donc parlé de la venue du Seigneur plus de fois qu'il n'y a de chapitres dans le Nouveau Testament. Et malgré cela, comment se fait-il que les soi-disant disciples de Celui qui doit revenir éprouvent tant de répugnance à penser à son retour et à en parler? Pourquoi sont-ils si réservés, si taciturnes, si apathiques et si indifférents, pour ne pas dire souvent hostiles, lorsqu'on s'occupe de ce sujet éminemment scripturaire? Lorsque j'ai parlé de ce sujet à quelques personnes en particulier, j'ai vu leur bouche se fermer instantanément. Dans des réunions publiques, je me suis souvent attiré des regards désapprobateurs pour avoir cité des passages se rapportant à ce glorieux avénement.

Il n'y a rien qui fermera plus vite la bouche à une société de chrétiens tièdes, que d'introduire dans un salon ce sujet prohibé. Comment expliquer cet état de choses? Des milliers de personnes dans l'église se trouvent dans ce cas. Pouvons-nous aimer un Sauveur absent et ne pas désirer sa présence? Pouvons-nous aimer un Sauveur invisible sans désirer ardemment de le voir? La pensée que Christ est loin de nous peut-elle nous être agréable, et la pensée de son prochain retour peut-elle être ennuyeuse? Un christianisme qui peut se complaire au milieu de telles contradictions ne peut-il pas être soupçonné de n'être pas véritable? En un mot n'est-ce pas une des grâces chrétiennes d'aimer l'apparition de notre cher Sauveur?—*Extrait.*

ETRE séparé de Dieu, c'est goûter par avance les misères de l'enfer; être uni à Dieu par une foi vivante et opérante par l'amour, c'est goûter par avance les joies du ciel.—*Zion's Herald.*

VOTRE réputation ne peut être flétrie que par vos propres actions.

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA Société DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. *Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts.
2. *Le Second Avénement: Objet et proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. *Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. *Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. *Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. *Quel Jour Observez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages. 10 cts.
10. Le Second " " " " 10 cts.
11. Le Troisième " " 32 " 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. *Les Souffrances de Christ. 32 pages 20 cts.
14. *Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Evangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts
17. *La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. *L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. *Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avénementde Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. *La fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. *Le Sabbat de L'Eternel.† 16 pages. 10 cts.
27. *L'Homme est-il Immortel?† 8 pages 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Bureau des SIGNES DES TEMPS Bâle, Suisse.